



Alain-Yan Mohr
**Les brèches
du temps**



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Alain-Yan Mohr

Les brèches du temps

ou

Les folles consultations du Dr Sigmund A afraid



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

CHAPITRE 1 :
PREMIÈRES FISSURES

Il sort son mouchoir, s'éponge le front, caresse du regard le presse-papiers en marbre aux formes féminines abondantes et jette un œil sur l'agenda. « Le dernier pour aujourd'hui », lâche-t-il avec un soupir. La pièce est meublée simplement. Un bureau dans le coin de la fenêtre, un divan, un fauteuil Chesterfield, une table basse et une bibliothèque constituent l'ensemble du mobilier. Aux murs, trois tableaux figurant des taches et des mouvements, authentiquement signées Rorschach, obligent l'esprit à des contorsions symboliques pour garder l'équilibre. Derrière le bureau, encadré, le diplôme : « Sigmund Afraid, docteur en psychiatrie. »

Il ouvre la fenêtre, allume une cigarette. Deux étages plus bas, une silhouette dans l'allée.

— Plus qu'un !

La cigarette qui finit sa course dans les géraniums de la concierge.

La sonnerie résonne. Sigmund réajuste sa cravate, vérifie la bonne ordonnance de sa blouse blanche. Un homme dans la quarantaine, vêtu d'un jean, d'une chemise et d'un blouson de daim, sourit, mi-figue, mi-raisin. On dirait un enfant peureux qui s'efforce de cohabiter avec l'adulte installé dans son rôle.

— Entrez donc, cher Monsieur ! Comment s'est passée cette semaine ?

Proffe lâche un profond soupir, tombe la veste et s'installe sur le divan.

— C'est désespérant. L'école ne sert plus à rien. Comment voulez-vous enseigner quoi que ce soit dans les conditions actuelles ? Je donne un cours de géographie sur la situation politique en Afrique le lundi, et le jeudi, lorsque je questionne les élèves sur la dernière leçon, la moitié des informations sont déjà fausses. Les régimes ont changé, les frontières sont déplacées, le pays a changé de nom... « Non, M'sieur, s'amusez les élèves ; ce matin, c'est Amin Bongo qui dirige le pays. » L'histoire, les sciences, l'orthographe et même les mathématiques ne sont pas épargnées par les révolutions. Je suis dans l'impossibilité de faire mon boulot, vous comprenez ? Et les élèves le savent bien. Ça les fait rigoler. « Hé, vous êtes largué, M'sieur ! c'est pas grave, on est tous largués ! Cool ! »

Sauf que l'autorité c'est pas cool. Les gamins sont incontrôlables. Quand je leur demande de faire un effort dans leur propre intérêt, ils me répondent qu'ils

n'en voient pas, de l'intérêt, à apprendre des trucs périmés. Les matières sont périmées. L'actualité périmé. Je suis périmé.

— Qu'en pensent vos collègues ?

— Les collègues sont aussi périmés que moi. La mise à jour, chaque jour, entraîne des discussions épuisantes. Partons de l'attitude d'un élève... Très vite, on aboutit aux discours divers sur les conditions sociales, politiques et économiques. Chacun ses idées, mais ça ne débouche sur rien. On sort de la salle des maîtres (pardon, la salle des profs) plus confusé qu'avant. Au milieu de ce foutoir, les directives de réformes scolaires pleuvent. Contradictoires, de préférence. Le directeur fait l'autruche ; il garde les yeux rivés sur le programme et ne veut rien savoir d'autre. Si des problèmes nécessitent son intervention, il ajoute deux ou trois pages au règlement. Bientôt deux tomes !

— Et vous, dans tout ça ? Comment vivez-vous cette situation ? Qu'envisagez-vous de faire ?

— Faire ? Mais je ne peux rien faire ! Ça me dépasse complètement ! Certains collègues luttent pour protéger leurs prérogatives. Mais c'est pisser dans un violon. On ajoutera des conditions cadres aux cadres des conditions actuelles. Et dans les cadres, quoi ? Les élèves s'en foutront de plus en plus, les matières enseignées seront de moins en moins pertinentes et les profs continueront à toucher le salaire de l'enfer. Non merci !

— Mais vous, comment vivez-vous cette situation, personnellement ?

— Comme un cul-de-sac. Il n'y a pas de sortie. Je suis pris au piège dans une machine infernale, avec des supérieurs complètement déconnectés de la réalité qui planifient des programmes irréalisables et des élèves qui viennent d'un autre monde. Je... je suis seul et je suis inutile.

— Tout ne peut pas être aussi noir ! Vous avez une femme, des enfants, des amis, des hobbies.

— Autant de soucis ! Depuis sa crise existentielle d'il y a deux ans, ma femme passe tout au tamis de la géobiologie chinoise. La semaine dernière, elle a fait déplacer les toilettes à l'angle opposé de la maison pour, dit-elle, harmoniser les aspects professionnels de ma vie. Elle a mis mon bureau dans un coin de la chambre des enfants, le salon est devenu la salle à manger, et elle veut changer la couleur du carrelage de la cuisine. Mon ordinateur est entouré de cristaux anti-radiations. Je n'ose plus lui parler de mes problèmes au boulot, parce qu'elle se lance dans des grandes descriptions sur les causes cosmiques de la situation. Elle refuse la remise en question. Si je tente de discuter, elle classe mon attitude dans une des catégories de la névrose selon Han Singh. Trois soirs par semaine, elle

invite ses amies à la maison pour étudier les problèmes des gens, les miens, ceux de leurs maris, collègues ou voisins. Elles adorent ça. Ça m'épuise.

— Les époux de ses amies sont vos amis ?

— Je ne les vois plus. Pour fuir la douche astrologique, ils passent leurs week-ends en uniforme fluo, dans un club de joyeux pédaleurs. Ça ne vaut pas mieux.

— Revenons à vous : vous avez bien des idées, des projets, des envies ?

— Je n'ai qu'une envie : sortir de ce cauchemar !



La dernière consultation terminée, monsieur Proffe et ses problèmes insolubles raccompagnés à la porte, Sigmund Afraid accomplit son rituel de fin de journée. Du dernier tiroir du bureau, il tire une bouteille de whisky, un verre et se verse une large rasade. Puis il plonge un regard sur son agenda, compte les clients reçus aujourd'hui, multiplie par le tarif horaire et se frotte les mains avec un petit sourire. Depuis quinze ans qu'il a ouvert son cabinet, il se félicite quotidiennement d'avoir choisi une profession épargnée par la crise. Il refuse des clients, son carnet de rendez-vous est plein pour les trois prochains mois.

Pourtant, aujourd'hui, il ressent une petite contrariété diffuse ; quelque chose fait ombrage à son contentement. Comme si une pièce d'un puzzle soigneusement assemblé avait changé de forme et refusait de rentrer à sa place pour compléter l'image. Un sourcil levé, Sigmund considère cette anomalie de son univers sans pouvoir en saisir la nature. Se pourrait-il que les cloisons imperméables dressées entre sa vie professionnelle et sa vie privée aient des fuites ? Cela pourrait menacer l'organisation de son existence ! Où pourraient se trouver ces fuites ? Commencerait-il lui aussi, comme ses clients, à être affecté par son environnement ? En y réfléchissant, il doit bien admettre qu'à plusieurs reprises, ces derniers temps, il a éprouvé de fugaces inquiétudes par rapport à la sécurité de ses cloisons — inquiétudes aussitôt refoulées. La brèche serait-elle plus importante qu'il ne l'avait soupçonné ?

D'insistants coups de sonnette interrompent sa réflexion. Ses inquiétudes intérieures trouvent un support, une confirmation :

— Je n'ai plus de rendez-vous ! Qui se permet ? En quinze ans, ce n'est jamais...

Seconde salve de sonnette, plus insistante encore. Désorienté, il ouvre la porte d'entrée et découvre Archibald Plin-Hozass, son banquier et ami, la chevelure hirsute et l'air bouleversé.

—Ah, mon cher Sigmund, il faut que je te parle tout de suite, j'ai besoin de ton aide!

—Mais... c'est-à-dire que...

Sans lui laisser le temps de réagir, Archibald Plin-Hozass s'engouffre dans le bureau, jette son pardessus sur un coin du divan et, avisant la bouteille de whisky, lance à Sigmund :

—Sers m'en un verre, veux-tu?

Sur quoi il s'installe dans le Chesterfield. Sigmund s'exécute. Normalement, il ne tolérerait pas une telle intrusion dans l'organisation de son existence, mais le banquier vient de lui obtenir les crédits nécessaires à l'agrandissement de son chalet de Gstaad.

—Assieds-toi et écoute. Ce matin, le conseil d'administration me communique les résultats d'une expertise de mon secteur, recommandant la suppression de deux cents emplois. Elle suggère de confier la gestion du centre informatique de traitement et d'analyse à une compagnie hindoue. La même expertise préconise la mise en place d'un programme de motivation du personnel basé sur la promotion du respect humain et sur la responsabilisation individuelle. À onze heures, un représentant du personnel m'apporte une pétition réclamant la mise sur pied d'un bureau d'éthique chargé de s'assurer de la légalité des fonds déposés dans notre banque. Les employés veulent aussi une réduction du temps de travail et une participation aux bénéfices. Pendant ce temps, les médias cherchent toutes les occasions de nous piéger. En sortant manger à midi, un journaliste m'a encore harcelé, m'accusant de faire du lobbying dans le cadre de projets immobiliers, exigeant mon témoignage comme si j'étais sur le banc des accusés. Quand je l'ai envoyé promener en lui disant que c'était mon métier de banquier de travailler avec de l'argent, il m'a traité d'hypocrite et de maffieux.

Non, non, attends, c'est pas fini! À peine rentré au bureau, je rencontre le directeur de l'agence chargée du renouvellement de notre communication. Il me fait tout un discours sur l'évolution des tendances pour finir par me proposer en vrac d'installer des internet-cafés dans nos succursales, d'habiller le personnel des guichets en trainings fluo, d'utiliser du chanvre pour le papier de notre correspondance et de consacrer 20% de notre chiffre d'affaires à des œuvres sociales!

Fou, je te dis! C'est la goutte qui fait déborder le vase!

Sans compter les procès, les dossiers en souffrance pour faillite, les allumés toujours plus nombreux avec leurs projets foireux, les illuminés qui cherchent des fonds pour changer le monde, les clubs sportifs sponsorisés qui considèrent notre apport comme un dû... Non, vraiment, tout cela devient désespérant!

— Je comprends ton exaspération, Archibald, mais en quoi puis-je t'être utile ?

— Tu peux peut-être me dire si c'est le monde ou moi qui devient fou. Pendant des années, j'ai progressé dans ma carrière, j'ai franchi des étapes, j'ai pris des responsabilités. Je me suis construit une situation respectable. Et maintenant, j'ai l'impression tout cet édifice disparaît sous mes pieds. Les gens s'en foutent, c'est le règne du n'importe quoi. Mais qu'est-ce qui se passe, Sigmund ? Qu'est-ce qui est en train d'arriver ?

Le pire, vois-tu, c'est que dans ma vie j'ai toujours su maîtriser les situations en faisant des choix. Mais là, il n'y a plus de décisions possibles : je suis pris comme le cornichon dans le sandwich du système. Si je prends des décisions dans l'intérêt du personnel, le conseil d'administration me tombe dessus et vice-versa. Si je refuse de mettre en œuvre les recommandations de l'expertise, je me sabote. Si je les mets en œuvre, je milite pour la catastrophe. Pas de fil que je puisse tirer sans prévoir de tout prendre sur la tête. Samson dans le temple des Philistins. On me demande de tout faire écrouler comme si je n'étais pas conscient que je vais tout ramasser sur la gueule... Depuis mon enfance, j'ai été encouragé à me tailler une place, à viser le confort et la stabilité. Et maintenant, quand tu crois avoir réussi, la réalité se dérobe sous tes pieds.

Sigmund A afraid se sent inconfortable. Les dernières phrases de son ami banquier font surgir des inquiétudes larvées. Il y a des fuites. Les fuites ? Les fuites ! Il doit faire un effort pour retrouver une posture professionnelle.

— La réalité se dérobe ? Parle-moi un peu de ce sentiment...

— C'est comme un vertige. Les choses sur lesquelles tu as construit ta vie perdent progressivement leur substance. Ton statut social perd sa valeur. Ton expérience professionnelle passe à la poubelle si les intérêts de l'entreprise l'exigent. Ta morale paraît ridicule à tes propres enfants. Des boursicoteurs astucieux te ruinent en dix minutes. Le monde dans lequel tu as mis une vie à t'installer devient non seulement fragile, ce qu'il a toujours été, mais il se révèle factice, impalpable, irréel. Que reste-t-il ? Rien. Un vide. Un énorme vide. Que dire ? Que faire ? Tu me vois au golf demander à un joueur, entre deux trous, comment il gère l'angoisse du vide ? Suis-je seul dans cet état ? As-tu des clients dans cette situation ? Comment font-ils pour s'en sortir ? Comment fais-tu pour les aider ?

— Ils ne s'en sortent pas. Il n'y a pas d'issue, répondit Sigmund A afraid, surpris par une sincérité qu'il ne s'était encore jamais autorisée.

Mon boulot consiste à écouter mes clients, à leur permettre de se décharger momentanément. Je les aide à accepter leur situation, pour leur permettre de continuer à fonctionner dans la société. J'ai appris à comprendre les problèmes

des gens, à deviner les racines des problèmes, mais pas à les résoudre. On fait un inventaire de leurs difficultés de vivre. On leur apprend la résignation des confesseurs catholiques. Quand ils acceptent leurs problèmes au point de pouvoir vivre avec, nous avons réussi. Tu me parles de toute autre chose : de la névrose de notre société et du vide existentiel qu'elle entraîne. Je ne suis pas compétent. Je peux te prescrire des antidépresseurs, mais le sens du monde et de la vie est au rayon « prêtres et gourous » du Grand Bazar.

Archibald Plin-Hozass se voit un instant crâne tondu, un point rouge sur le front et vêtu d'une robe blanche, flotter dans la béatitude.

— Mais c'est dingue ! C'est complètement fou !

— C'est ce dont je me réjouis tous les matins, cher ami. Le chômage des pys n'est pas pour demain !



Lorsqu'il aperçoit une petite silhouette perchée sur son épaule gauche, le cœur de Sigmund rate un tour. Le petit personnage mesure environ dix centimètres de haut. Il lui parle à l'oreille. Il murmure :

— Sigmund ! Sigmund ! Enfin, j'ai trouvé une brèche pour t'atteindre ! Ça fait des années que j'essaie d'attirer ton attention !

Sigmund tente de chasser l'apparition comme il le ferait d'une grosse guêpe entrée dans sa voiture. Son véhicule fait une embardée. Il évite de justesse une collision avec une camionnette venant en sens inverse. Superposée au hululement des klaxons, la petite voix lui susurre :

— Fais attention ! Ça serait trop bête de se planter alors qu'on vient de se retrouver !

Sigmund finit son parcours les yeux rivés sur la route, feignant sans succès d'ignorer le petit bonhomme qui poursuit son monologue.

— N'aies pas peur, je ne te veux aucun mal ! Pour te montrer ma bonne disposition à ton égard, je vais créer une place de stationnement devant chez toi...

Une bouffée de raison refait surface en Sigmund.

— Un parking devant chez moi ? Ça m'étonnerait !

Le miracle ne se produit guère plus d'une fois par an. Il s'est inscrit sur la liste des candidats à la location d'une place dans le parking souterrain de l'immeuble. D'ici cinq ans, il l'obtiendra. Il arrive dans la rue et, avec une satisfaction maligne, observe :

— Tu vois ! Pas une place de libre et déjà des voitures en double file !

Ce constat le reconforte. Le quotidien désagréable existe et ne perd pas ses droits.

Arrivé à la hauteur de l'allée, une voiture s'en va. Pris de vertige, Sigmund se parque, sort de la voiture et reste planté sur le trottoir, inondé d'un flot de pensées contradictoires. Le whisky, c'est le whisky. Non, le surmenage, peut-être. Ou une méningite — il y a eu des cas récemment! À moins que les brèches? Mais oui, les brèches! La petite voix :

— Tu vas rester planté là longtemps? Que d'histoires pour un parking!

Sigmund entre dans l'immeuble; il prend son courrier et se dirige vers l'ascenseur dont la porte s'ouvre avant qu'il n'ébauche le geste d'appuyer sur le bouton. «Hi hi hi», fait la petite voix. Il s'engouffre dans la cabine et se laisse aller contre la paroi, sans se donner la peine d'effleurer le bouton du troisième. L'ascenseur s'ébranle.

Une fois chez lui, Sigmund se débarrasse de sa mallette et de son pardessus puis, l'esprit en déroute, visite toutes les pièces de son appartement. Un aspect de lui-même réclame désespérément les gestes quotidiens : il ouvre le réfrigérateur, le referme, allume la radio, ôte une chaussure, commence à trier son courrier, sort une bouteille du bar, se dirige vers la salle de bains pour brusquement faire demi-tour, de peur d'apercevoir quelqu'un sur son épaule dans le miroir, prend la télécommande et allume la TV, retourne inspecter le frigo, laisse la télécommande dans le bac à glace et va finalement s'écrouler dans un fauteuil. Il cherche des yeux la télécommande, ne la trouve pas, refait dix fois le parcours effectué auparavant, sans résultat. Avisant la bouteille sur le bar, il retourne chercher des glaçons dans le frigidaire, tombe sur la télécommande, revient dans le fauteuil et se met à zapper frénétiquement. Le tout en restant sourd aux appels au calme du petit personnage accroché à son épaule.

Les yeux rivés sur la télévision, il sursaute : à la place du jeu de vingt heures, le petit personnage gesticule à l'écran et sa voix résonne en stéréo dans le salon :

— Sigmund, vas-tu enfin m'écouter? Ça ne sert à rien de me fuir, j'ai plus d'un tour dans mon sac!

Sigmund pianote désespérément sur la télécommande, sans résultat : imperturbable, les bras croisés et l'air déterminé, le petit bonhomme occupe l'écran de toutes les chaînes. Sigmund éteint la télévision. La radio prend le relais :

— Sigmund, on se calme! Autant te faire une raison : je t'ai rejoint et je ne te lâcherai plus! Allons, Sigmund...

Sigmund cherche une issue. Son regard saute d'un objet à l'autre : les meubles, les fenêtres, les portes, les bibelots, les tableaux, toutes les choses qui, jusqu'à ce matin, composaient un univers rassurant. Du système Hi-Fi poussé à plein volume, le petit personnage lui envoie le coup de grâce :

—Au sens où tu l’entends, ils ne s’en sortent pas, parce qu’il n’y a pas d’issue.

Il est pris au piège.

—Qui es-tu? Que me veux-tu? Qu’est-ce qui m’arrive?

—Une question à la fois, s’il te plaît.

Le petit personnage est venu s’installer sur l’accoudoir du fauteuil. En l’observant de plus près, Sigmund lui trouve un air de famille; un portrait amélioré de lui-même à l’adolescence.

—Je suis toi, version illimitée, poursuit le petit bonhomme. Et je viens te réveiller.

—Me réveiller?

—Oui, te réveiller. Évacuer les brumes qui engourdissent ton esprit. Dissoudre les couches d’amertume et de mensonge derrière lesquelles tu te caches. Démanteler la bulle d’hypocrisie dans laquelle tu te plais. Abattre les cloisons que tu as dressées entre toi et la vie.

—Non! Pas les cloisons!

—Surtout les cloisons! Cesse de jouer au naïf, tu sais aussi bien que moi que tes cloisons sont pourries: elles s’effritent toutes seules! Ouvre les yeux au lieu de trembler comme une feuille, coincé dans ton cocon d’imbécillité! Tes cloisons! Tu crois qu’elles te protègent du monde, alors qu’en réalité, elles t’ont juste permis d’accumuler des peurs. Tu commences à piger? Tu vis dans une bulle remplie de toutes tes peurs accumulées, et tu colmates nuit et jour pour ne pas les laisser s’échapper! Quelle plaisanterie! Je reconnais bien là notre sens de l’humour! Heureusement, cet épisode est terminé. On va enfin pouvoir s’amuser...

—S’amuser?

Ébranlé, Sigmund voit des bribes de compréhension s’insinuer dans son esprit. Il découvre des coins de ciel bleu à travers les brèches de son cocon mental. Son petit univers habituel lui semble soudain grisâtre, morne, angoissé et particulièrement étriqué. Son attention glisse imperceptiblement vers une brèche et débouche dans un espace sans cloisons, vibrant d’énergie et de potentiel créatif. Choqué, il bat en retraite.

Le petit personnage se met à rire:

—Hé oui, les vieilles habitudes ont la vie dure! Ta désintoxication prendra un peu de temps, compte tenu du nombre d’idées toutes faites que tu collectionnes! Ne serait-il pas temps de manger quelque chose?



Après un repas vite expédié, Sigmund Afraid s’estime incapable de supporter

LES BRÈCHES DU TEMPS

davantage cette journée et se réfugie sous les draps. Sur la table de nuit, le petit bonhomme joue à faire tourner les aiguilles du réveille-matin.

— Ne touche pas mon réveil! réclame Sigmund. J'en ai besoin pour me...

— Réveiller? Ne t'inquiète pas, dorénavant, je m'occupe de tout ce qui concerne ton réveil...

— Mais, tu ne dors jamais?

— Pourquoi faire? lui répond l'autre. Je suis éveillé!

CHAPITRE 2: BRÈCHES DU TEMPS

— Sigmund! Sigmund! Dring! Dring! On se lève!

Machinalement, à tâtons, Sigmund cherche le réveil et presse le déclencheur de l'alarme.

— Dring! Dring! On se lève!

Le petit personnage est accroupi sur son oreiller.

— Bonjour Sigmund! Tu vois, j'ai tenu parole...

— Fiche le camp! Je ne veux plus d'une autre journée comme celle d'hier! Je veux un jour normal, d'accord?

— Qu'il en soit ainsi! Tu n'as qu'à élargir ton idée de la normalité. Accepte ma présence et tu auras toutes les journées normales que tu désires! Une chose est sûre: je reste. Allons, faisons la paix! Tu peux m'appeler Carl.

Sigmund passe en revue les dernières heures de la veille. Il découvre un enchaînement de circonstances contre lequel il n'est pas de taille à lutter. Il se remémore les vaines tentatives de fuite, la capitulation, des dialogues délirants. Des souvenirs de ses rêves éclatent à la surface de sa conscience, marqués par la présence du petit personnage, comme autant de suites de la conversation entamée le soir précédent.

Perché sur le grille-pain, Carl jongle avec des blocs de sucre. Sigmund se perd dans la contemplation du bol de café. Une ronde de pensées tourne autour de sa tête. Carl interrompt le manège.

— Ohé! Sigmund! Finis ta tranche de pain, plutôt que de te bouffer le foie! Comment veux-tu qu'on s'en sorte, si tu continues à entretenir des pensées désespérantes et inutiles? Tu tournes en rond! Autant y répondre tout de suite et

passer à autre chose. Premièrement, je peux te rassurer : les personnes capables de me voir perché sur ton épaule sont les rares humains éveillés de cette planète. Tous les autres sont aveugles. Deuxièmement, ma présence ne va pas saboter ta vie professionnelle. Bien au contraire, elle va lui donner une nouvelle dimension : tu vas enfin pouvoir aider tes clients. Troisièmement, je ne vais pas transformer ta vie en enfer : elle est déjà infernale à force de platitudes. Les couleurs et la joie vont venir ! Laisse enfin tomber tout espoir de retour en arrière : c'est impossible. D'ailleurs, si ça peut te consoler, tous tes contemporains sont dans le même bain : les murs tombent partout, à l'échelon planétaire !

— Moi, Sigmund A afraid, docteur en psychiatrie, je suis en train de devenir fou ! soupire Sigmund en tordant la ceinture de sa robe de chambre.

— Bienvenue au club ! conclut Carl, avec une profonde révérence.

— Veux-tu une place de stationnement à deux heures ou à quinze heures ? s'enquiert Carl, tout occupé à gratter la vignette de l'an passé qui résiste sur le pare-brise.

— À tout prendre, une à quinze heures fera l'affaire, répond Sigmund, une amorce de sourire sur les lèvres, en commençant à discerner certains des avantages de la nouvelle situation.

— Mais qu'est-ce que ces enfoirés ont utilisé comme colle pour cette vignette ? Je n'ai pas de problème pour déplacer une montagne, mais ce petit bout de plastique me résiste ! Ah ! voilà ton parking...

Dans le hall de l'immeuble abritant son cabinet, Sigmund se fait interpeller par la concierge.

— Docteur A afraid, docteur A afraid !

— Bonjour, madame Ballay.

— Docteur, je vous ai déjà demandé de ne pas prendre mes géraniums pour un cendrier. C'est un monde, ça ! Mais qu'est-ce qu'y faut que j'fasse pour m'faire comprendre ?

— J'ai compris, madame Ballay, j'ai compris ! Sigmund s'engouffre dans l'ascenseur.

Arrivé dans son cabinet, il range les verres et la bouteille, restes de son entrevue impromptue avec Archibald Plin-Hozass. Puis, assis à son bureau, il consulte son carnet de rendez-vous.

— Premier patient : Jules Gagneur, consultant d'entreprise ; c'est son premier rendez-vous.

Tout en enfilant sa blouse blanche, Sigmund se prépare à son premier entretien. Le doute le reprend :

— Carl, tu es certain que je suis le seul à te voir ?

— Rassure-toi, tout ira bien! D'ailleurs, jusqu'à maintenant, personne n'a rien remarqué, pas même la concierge, n'est-ce pas? Pourtant, pour ton propre confort, je te suggère de cesser de me parler à haute voix. La communication par la pensée est beaucoup plus rapide, complète et fiable. En plus, ça t'évitera de troubler ton entourage...



— Excusez mon retard, docteur.

— Mais... vous êtes en avance, monsieur Gagneur!

— Bah! En avance ou en retard, ça veut plus dire grand-chose et, de toute façon, je n'y comprends plus rien. Laissez-moi vous expliquer. Je suis consultant en management, spécialisé dans la gestion du temps. Je m'occupe aussi de prospective pour plusieurs grandes entreprises: j'étudie les grandes tendances à venir, les nouveaux marchés qui émergent. Les clients me réclament des méthodes performantes et des stratégies de développement concrètes, basées sur des données vérifiables. Ils me paient pour organiser la progression de leurs activités. Prévisions sur un an, trois ans, cinq ans... J'en suis devenu incapable!

— Mais pourquoi donc? s'enquiert Sigmund.

— Parce que c'est le chaos! Les clients réclament des solutions rationnelles, mais ils se comportent de manière totalement illogique et aléatoire. Je travaillais sur le plan d'assainissement d'une société depuis plus de dix mois quand j'apprends qu'elle fusionne avec sa principale concurrente! Ça n'est qu'un exemple parmi tant d'autres! Mais le pire, c'est le temps.

— Le temps?

— Mais oui! Le temps déraile complètement! Avant, il avançait normalement, il y avait le passé, le présent et le futur, on pouvait tabler dessus. Maintenant, tout se collisionne et se mélange. Le temps commence à tourner en spirale, vers l'intérieur, de plus en plus vite. À la vitesse où ça va, la fin du temps est pour bientôt!

— Hi, hi, hi, fait Carl à l'oreille de Sigmund qui enchaîne:

— J'ai peur de ne pas bien vous comprendre; pouvez-vous m'expliquer un peu mieux cette histoire de fin du temps?

— Mais c'est évident, il suffit d'ouvrir les yeux! Toutes les périodes de temps repassent en simultané. C'est comme quand on meurt, vous savez? On dit qu'à la mort, le film de la vie du mourant repasse à toute allure. Hé bien, nous assistons à la mort du temps. J'en découvre des indices partout. Regardez la mode: toutes les années passées se collisionnent sur les pistes des défilés. En musique: rien de nouveau, on entend seulement des remakes et des compilations. Le meilleur des

années 60, 70, 80, 90... Pire encore, on en est déjà aux compiles du meilleur des années 2000! Et après, qu'est-ce qu'on va faire? Eh bien, on va publier le meilleur des compilations de ces dernières années. C'est à devenir fou! Et en politique, c'est la même chose: ça tourne en rond, avec un cynisme de plus en plus flagrant à force de répéter le même système. Dans l'art? Le temps a cessé d'avancer en ligne droite, il s'est incurvé. Nous approchons de la fin d'une spirale. Que va-t-il se passer? Qu'allons-nous devenir?

Sigmund sent une vague de vertige le prendre, tandis que le flot de pensées contradictoires poursuit son manège dans sa tête. Pensées nostalgiques en réalisant que les ça, les moi, les œdipes et les pulsions qui composaient son paysage professionnel sont devenus caducs, inappropriés et inutiles. Pensées rageuses devant cette conspiration des concepts qui confisquent les outils de sa profession. Pensées déconcertées en constatant l'émergence d'espaces vierges de toute certitude. Dans sa vie et dans celle des clients. Vite, il se ressaisit.

— Oui, monsieur Gagneur, qu'allons-nous devenir?

— Je n'en sais rien! Si le temps s'effondre sur lui-même comme l'eau d'un lavabo qui se vide, une fois vidé, qu'est-ce qui reste? On ne peut plus devenir! Il faut du temps pour devenir et réaliser des projets! J'ai l'impression de faire un mauvais rêve dans lequel les choses les plus normales adoptent des conduites aberrantes...

Un boucan d'enfer interrompt soudain Jules Gagneur. On sonne tandis que de violents coups sont frappés sur la porte d'entrée. Madame Ballay, déboule dans la pièce, hors de sa tête, un bac à fleur dans les bras.

— Qu'est-ce que vous avez fait à mes géraniums? Hein, répondez!

Dans le bac que la concierge brandit sous le nez des deux hommes, des tiges et des feuilles de géranium supportent des fleurs en forme de cendriers multicolores. Carl se tord de rire sur l'épaule de Sigmund qui, sentant le fou rire le gagner, se débarrasse de madame Ballay:

— Vous êtes peut-être un peu surmenée. Allez vous reposer une heure ou deux, et si vos géraniums ont encore une tête de cendrier, apportez-les au jardin botanique. Je suis sûr qu'ils seront prêts à payer très cher un tel spécimen de mutation du géranium. Tenez-moi au courant, n'est-ce pas?

Puis, la concierge raccompagnée à la porte, Sigmund enchaîne:

— Vous parliez d'une impression de mauvais rêve dans lequel les choses les plus normales adoptaient des conduites aberrantes...

Ils se regardent quelques instants, oscillant entre terreur et fou rire. L'équilibre se rompt, ils éclatent de rire et c'est dans une atmosphère beaucoup plus légère que l'entretien se poursuit. Sigmund reprend:

— Où est le problème ?

— Il est partout ! Nous avons bâti notre société sur un temps supposé s'écouler de manière linéaire. Notre existence même est basée là-dessus. Nos relations, nos idées sur nous-mêmes, nos institutions, notre économie, nos entreprises, tout ! Nous avons une histoire, une culture, des acquis sur lesquels nous basons notre croissance. Sans temps, plus de croissance. J'ai le sentiment d'assister à une conspiration à l'échelle cosmique ! Le cosmos est devenu fou ! À moins que...

— À moins que... ?

— À moins qu'il n'y ait pas de problème ! À moins qu'il ne se produise un phénomène qui nous dépasse complètement, un bouleversement de la réalité à l'échelle cosmique. Un nouvel ordre de réalité qui émerge et dévaste préalablement nos a priori, qui fait exploser les cloisons conceptuelles et nos idées sur le monde.

Soudain, un déclic se produit dans la conscience de Sigmund. Son attention se rassemble, sa tête s'éclaircit et il a l'impression que des vies de lourdeur et de sérieux viennent de lui tomber des épaules. Carl lui souffle à l'oreille : « Ah ! On vient de franchir une étape ! » Il ôte sa blouse blanche, offre une cigarette à Gagneur, s'en allume une et, sans pleinement le réaliser, annonce :

— La consultation est terminée : nous avons beaucoup de choses à apprendre l'un de l'autre. Poursuivez !

Jules Gagneur se lance :

— À l'époque de l'antiquité, dans leurs peintures, les hommes représentaient l'environnement en deux dimensions. Ils n'avaient pas développé la compréhension des volumes comme nous la maîtrisons aujourd'hui. Des peintures nous montrent des paysages et des silhouettes plates, sans volume ni perspective. Il semble que leurs aptitudes à interpréter l'information visuelle étaient plus rudimentaires. Au cours du temps, la conscience s'est développée, ce qui nous a permis d'interpréter consciemment — et non plus instinctivement — l'environnement et les choses en trois dimensions, avec du volume et de la perspective. Jusque-là, nous avons appris à maîtriser l'espace à trois dimensions : organiser un volume, décorer une maison, créer un paysage...

Mon sentiment, c'est qu'on arrive maintenant à une nouvelle étape d'apprentissage dans notre interprétation de la réalité : le passage à quatre dimensions. Et la quatrième dimension, c'est le temps.

— Nous serions partis pour maîtriser le temps ?

— Nous en sommes aux balbutiements ! Mais observez ce qui se passe lorsque l'on crée quelque chose en trois dimensions, en architecture par exemple : on organise des volumes en coordonnant plusieurs surfaces simultanément, en jon-

glant avec différentes perspectives... Eh bien rajoutez une dimension, qu'est-ce que ça donne ?

— Vous voulez dire, faire l'expérience de plusieurs moments d'une vie en même temps, comme on perçoit les différentes surfaces d'un objet ?

— C'est exactement ça ! s'enthousiasme Gagneur. Jusqu'à maintenant, on a vécu notre vie comme une suite linéaire d'expériences. À partir de maintenant, nous pourrions devenir capables d'expérimenter simultanément différents moments de notre vie. Nous pourrions vivre tous ces moments en même temps, comme s'ils étaient les différentes surfaces d'un volume. Ça bouleverse complètement notre relation au temps. Jusqu'à maintenant, nous avons été conditionnés par le temps, nous sommes restés prisonniers dedans. Eh bien oui, nous allons maîtriser le temps ! Mais avant d'y parvenir, il faudra nous débarrasser de toutes nos idées sur le temps, de toutes nos habitudes liées au temps. Essayez donc de faire rentrer un volume dans une surface...

— Merde ! s'exclame Sigmund. Mais c'est pour ça que...

— C'est pour ça que tous les murs et les cloisons s'écroulent ! C'est pour ça que l'histoire tourne en rond ! Et c'est pour ça que rien ne va plus dans cette civilisation ; toutes nos sociétés sont bâties sur trois dimensions. Même la psyché humaine est bridée pour fonctionner en trois dimensions !

Tandis que Jules Gagneur reprend son souffle, il réalise progressivement la signification de son discours.

— Mais, je vous raconte tout ça et ça me paraît si clair, si évident... Avant d'arriver chez vous, j'étais dans un état de confusion totale, totalement perdu, et je me retrouve presque serein... Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Je ne vous ai rien fait, mon cher, répond Sigmund. Si ça peut vous rassurer, cette heure d'entretien m'a transformé autant que vous, et je vous en remercie ! Toutefois, j'ai le sentiment que plus on résiste à cette transformation, plus on se sent mal. Par contre, plus on l'accepte, plus on l'accompagne et plus on devient joyeux. Vous en avez parlé avec passion, et vous voilà passionné... Mais entre nous, vous rendez-vous compte de tout ce que cela implique ?

— Je commence à peine à le découvrir ! C'est difficile d'imaginer une société d'êtres humains qui organisent le temps comme on organise un espace urbain. Et puis, qu'est-ce que ça peut signifier de vivre dans un environnement plus vaste que le temps ? Toutes nos idées sur nous-mêmes vont être transformées : qu'est-ce qu'un corps, en dehors du temps ? Comment ressentez-vous le fait d'être en même temps fœtus, enfant, adolescent, adulte, vieillard et autre chose encore ? Cela pourrait bien représenter un billet gagnant pour la vie éternelle !

— Et puis, renchérit Sigmund, quelles seront les valeurs importantes dans

LES BRÈCHES DU TEMPS

cette nouvelle réalité? L'argent, le succès et la compétition proviennent d'une compréhension à trois dimensions: on accumule des biens ou du pouvoir temporel, et ensuite? Que peut-on bâtir en prenant le temps comme matériau? Décidément, Malraux avait raison: le vingt et unième siècle sera spirituel ou quelque chose d'approchant. Descendons boire une coupe de champagne pour fêter ça!

— Bien volontiers, si vous avez le temps...

CHAPITRE 3 :
LÉZARDES CULTURELLES

Lorsque Sigmund revient à son cabinet après l'intermède champagne, une jeune femme l'attend sur le palier. La trentaine, un joli visage encadré de longs cheveux bruns, une silhouette agréable. « Elle pourrait être belle, si elle n'avait pas l'air tellement aigrie », pense Sigmund, en l'invitant à entrer tout en s'excusant :

— Excusez mon retard, mais ce matin, le temps me joue des tours !

Isabelle Bauzard hausse un sourcil interrogateur et suit Sigmund dans son cabinet.

— Installez-vous confortablement et dites-moi ce qui vous amène.

Elle pose sa veste sur le divan, puis promène un regard intéressé sur les tableaux et figurines disposés ça et là, comme pour rassembler ses esprits. Enfin, elle pose son regard sur Sigmund, tente d'esquisser un sourire triste et lâche :

— J'ai tout simplement l'impression que le monde se décompose.

Et elle s'arrête, comme si cette simple phrase suffisait à résumer son désarroi. Ou, peut-être, pour vérifier si son interlocuteur va la prendre au sérieux avant de continuer. L'encouragement arrive :

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Partout, la qualité disparaît progressivement, laisse place à une uniformité imbécile. La dignité fait place à la médiocrité, l'intelligence disparaît sous les idées toutes faites. Le monde me fait l'effet d'un train lancé à pleine allure vers une destination inconnue et sans nul doute catastrophique. Il n'y a plus de conducteurs et les passagers sont tous calfeutrés dans leur histoire, pleinement occupés à ne surtout pas penser. Ce phénomène touche tous les domaines de l'activité humaine : politique, économique, social, culturel, artistique, spirituel. Tout est en train de s'écrouler.

Nouvelle pause, nouvelle requête muette de soutien. Sigmund hausse les sourcils d'un air interrogateur. Elle poursuit.

— Ça m'inquiète profondément : je passe de la colère au doute, à la confusion, à l'abattement, à l'indignation... Quand j'essaie de partager ces sentiments, je rencontre presque toujours l'apathie sous des formes différentes. Certains évitent soigneusement le sujet, d'autres prétendent que je délire ; le reste se retranche

derrière des philosophies aussi grandiloquentes que fumeuses. Je ne sais plus à qui parler, c'est pour cela que je suis venue vous voir. Comprenez bien, je n'ai pas l'espoir que vous puissiez faire quelque chose pour moi, autre que de m'écouter...

Carl s'agite sur l'épaule de Sigmund, glisse, se rattrape au col de sa chemise et lui souffle :

— Hi hi hi... Elle est sur le point de basculer. Il n'y aura pas besoin de pousser beaucoup !

Puis il saute sur le tapis, remonte sur le divan et va s'installer sur les genoux d'Isabelle qui montre des signes de surprise :

— Qu'est-ce qui... ? J'ai le sentiment d'une présence auprès de moi ! Quelque chose de joyeux ?

Sigmund lui envoie un regard amusé, presque complice, et lui suggère :

— À votre place, je ne fermais pas toutes les portes aussi rapidement. La vie est pleine de surprises et, parfois, des solutions surgissent là où on les attend le moins.

— J'ai peur que vous ne compreniez pas bien : mon problème, c'est ma lucidité vis-à-vis du monde actuel. Je n'ai pas l'intention de faire une thérapie pour me « guérir » de cette lucidité, je ne tiens pas du tout à perdre mon temps à analyser mes réactions psychologiques face à l'état du monde et je n'ai pas la moindre envie de prendre des médicaments pour soulager mes angoisses. En fait, mon problème, c'est que j'ai le sentiment d'être saine d'esprit dans un monde de fous.

— Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous abêtir. Au contraire, je veux simplement attirer votre attention sur le fait qu'il existe toujours plusieurs perspectives sur une même situation. Mais parlez-moi davantage de votre vie et de votre monde. Nous verrons bien où cela nous mènera...

Isabelle Bauzard sent un flottement. Durant des mois, elle s'est progressivement isolée dans une attitude critique, sérieuse, accusatrice. Son constat de l'état du monde l'a rendue taciturne et, à son tour, cette humeur a assombri son regard. Maintenant, une curieuse énergie lui chatouille le ventre, comme les prémisses d'une envie de rire, de laver cette gravité dans un courant de joie. Sur ses genoux, tout sourire, Carl brille comme une lampe à halogène. Sigmund la remet sur les rails :

— Dites-moi pourquoi, à votre avis, le monde se décompose ?

— Mais je viens de vous le dire : tous les domaines de l'activité humaine sont en train de s'écrouler : politique, économique, social, culturel, artistique, spirituel... Le rouleau compresseur américain est en train de ravager la planète.

—Ah oui?

—Et comment! *L'american way of life* ronge la planète comme un cancer! Il suffit de regarder un film de la production hollywoodienne pour comprendre combien la situation est grave. Ils polluent le monde avec leurs stéréotypes. Le modèle de la femme américaine —ou de l'homme américain— ces versions siliconées de l'existence sont tellement misérables, tellement névrotiques... Et pourtant, leur foutu culte du héros s'exporte sur toute la planète. Même leur économie est gonflée à la silicone, mais ils continuent à faire la pluie et le beau temps. Je ne crois pas qu'il existe un peuple plus frustré que les Américains. Il n'y a qu'à voir, ce sont les plus grands donneurs de leçons de la planète.

—Vous n'aimez pas recevoir de leçons?

—Ça dépend lesquelles! Je supporte difficilement l'interférence, surtout quand elle est médiocre. Par contre, je suis ouverte aux suggestions éclairées. Mais le doigt accusateur de l'oncle Sam, sans façon. On parle du pays de la liberté, mais c'est une prison psychique, une grosse masse pulsante d'obsessions! Leur culte de la santé atteint les sommets de l'absurdité: leur système de santé rend les gens malades, leurs canons de la beauté rendent une moitié de la population anorexique et l'autre obèse, les fumeurs y sont traités comme des pestiférés et ils veulent nous apprendre à vivre? Au secours!

Sur ses genoux, Carl a suivi cette diatribe avec un air de plus en plus consterné. Pour ponctuer ses derniers mots, il se met à pulser des lumières bleues, oranges et rouges, comme un gyrophare, en ouvrant de grands yeux. Puis il fait mine de vomir: un torrent ectoplasmique aux couleurs ordurières se déverse sur le tapis.

—Qu'est-ce que... c'est que cette histoire? hoquette Isabelle en voyant la masse sombre grouiller à ses pieds.

—Appelons cela un torrent de vomi sur le monde, lui suggère Sigmund, admiratif. Je suppose que ça va mieux, maintenant. Vous voulez boire quelque chose, pendant que j'aère un moment pour changer l'atmosphère?

—Incroyable! Mais c'est vrai que ça va mieux: j'ai l'impression que toute ma rage est partie dans ce machin noirâtre! Je prendrai volontiers un café.

Carl observe Isabelle, comme un peintre détaille un modèle. D'un geste du doigt, il envoie deux points de lumière qui vont se loger sur les lobes de ses oreilles. D'autres étoiles s'agencent pour former une auréole au-dessus de sa tête. Puis, se ravisant, il dissout l'auréole et fait apparaître un petit arc-en-ciel qui relie ses deux seins. Satisfait, il s'installe au dessous et se remet à briller comme un soleil.

À peine remise de sa surprise, Isabelle sent un mouvement qui s'accroît au niveau de son plexus solaire; une subtile alchimie s'installe, comme un crescen-

do d'appréciation et de tendresse envers la réalité. Tout en préparant les boissons, Sigmund revient au cœur du sujet :

— La rage disparue, poursuivons notre exploration. Le monde se décompose : en quoi cela vous concerne-t-il ? Parlons de vos activités, de votre vie...

Isabelle Bauzard observe son reflet dans la cuillère à café ; elle s'apprête à débiter le refrain habituel décrivant sa vie et ses activités, mais avant d'avoir prononcé un mot, elle réalise que l'amertume qui ponctue généralement son discours ne se justifie plus. L'inattendu regain d'affection qu'elle éprouve pour elle-même la pousse à réévaluer sa situation. Elle rit :

— Je me préparais à vomir sur ma vie et sur mon job, mais la nausée est passée ! Laissez-moi rassembler mes idées...

Elle sucre son café, tente un instant de synchroniser la ronde de ses pensées et le mouvement de la cuillère dans la tasse, puis, souriante, revient à Sigmund :

— Je suis journaliste pour un magazine d'art et de culture. Divorcée, sans enfants, aime les voyages, la bouffe saine et les balades en nature, les relations authentiques et les grandes idées.

— La décomposition du monde semble avoir autant affecté votre vie privée que votre vie professionnelle ! Comment vivez-vous ce phénomène ?

— Je le vis comme une solitude croissante. C'est comme si ma désapprobation face à l'attitude des gens et à l'état du monde créait une distance entre eux et moi. J'ai de moins en moins d'amis : leurs histoires ne m'intéressent plus et j'ai le sentiment qu'ils me fuient pour ne pas entendre les miennes. Le sport m'indiffère, la politique me dégoûte, les soirées à refaire le monde m'apparaissent stériles, les potins de la jet-set me lassent : je n'arrive pas à trouver le moindre intérêt là-dedans.

Professionnellement, c'est la même histoire : je suis supposée m'intéresser à des événements qui, pour la plupart, me semblent contrefaits, artificiels et déjà vu. Je ne vois que des ego hypertrophiés réarrangeant des thèmes connus et glorifiant leur propre génie. Je ne me gêne d'ailleurs pas pour l'écrire, ce qui me pose de plus en plus de problèmes...

Elle reprend son souffle et lâche :

— Mon Dieu ! Quelle amertume !

Tout en l'écoutant, Sigmund observe Isabelle qui oscille entre un vieux pli de rancœur et un nouvel élan d'estime pour la vie. Pour faire pencher la balance, il ajoute, sur le ton de la plaisanterie :

— Pour résumer, vous avez investi presque toute votre brillante intelligence dans la recherche de ce qui ne va pas !

Interloquée, elle considère cette idée pendant quelques instants, puis reconnaît :

— C'est vrai. Je suis devenue une vraie spécialiste !

— Je comprends votre ras-le-bol : vivre constamment dans un monde peuplé de gens et de choses qui ne vont pas, ça finit par porter sur le moral ! Vous n'avez jamais pensé à changer de regard ?

— De regard ?

Sigmund se sent pousser des ailes. Encore si précieuse la veille, sa méthodologie lui semble désuète en regard des trésors de l'inspiration. Toujours sous son arc-en-ciel, Carl applaudit. Sigmund reprend :

— Lorsque vous voyez une bouteille remplie à moitié, choisissez-vous de la voir à moitié vide ou à moitié pleine ?

— J'aurais tendance à la voir à moitié vide !

La moue d'Isabelle se transforme en sourire :

— Mais... c'est une question d'habitude !

— Seriez-vous prête à trahir vos habitudes ?

Cette phrase à peine prononcée, Sigmund sent la pièce se mettre à vaciller. Il reconnaît le vertige qui, hier déjà, l'a si durement éprouvé. Une onde glacée lui descend le long du dos, tandis qu'une autre vague, brûlante, monte du bas de sa colonne vertébrale. Au point de rencontre, les deux courants explosent dans un déluge d'émotions, de sensations, d'images et de vibrations multicolores, entraînant une onde de choc qui rase les murs, les cloisons, les protections, les croyances, les peurs et les espoirs.

Immergé dans ce maelström d'énergie, il entrevoit Isabelle qui se cramponne de toutes ses forces aux accoudoirs du fauteuil. Leurs regards se cherchent, se rencontrent et s'agrippent, dernier lien, dernière bouée dans un océan psychique soudain transformé en furie. Les bas-fonds de leur subconscient palpitent, agités de soubresauts qui provoquent en surface un raz-de-marée de protestation instinctive. D'immenses ondes de panique déferlent sur les côtes du connu, engouffrant leur raison, inondant tous leurs repères quotidiens. Profitant des vagues, Carl mime un surfeur ravi par des conditions aussi exceptionnelles.

Tandis qu'ils tourbillonnent, leur connexion visuelle s'intensifie, se renforce, se charge d'intelligence. Au-delà des concepts et des mots, ils devinent vaguement que la séparation a totalement disparu, que le jeu des identités a laissé place à l'expérience une et indivisible.

De loin, dans le tumulte, ils entendent la voix de Carl :

— Manifestement, vos habitudes, elles, sont toutes prêtes à vous trahir — et même à vous noyer !

L'intervention extérieure a pour effet de calmer l'ouragan. Lentement, la trépidation diminue et les masses d'énergie refluent, emportant la peur avec elles.

Délaissant son surf, Carl entreprend de construire un nouvel arc-en-ciel surplombant Isabelle et Sigmund que le reflux a précipité l'un contre l'autre et qui gisent, accrochés pêle-mêle sur le tapis. Encore tremblants, ils relâchent leur emprise et découvrent un paysage psychique transformé, débarrassé des repères habituels.

Ils observent les restes de ces vagues de panique qui dégoulinent et s'évaporent en volutes de vapeur sous l'action d'une chaleur croissante. S'abandonnant peu à peu à cette chaleur, ils en devinent graduellement la nature, se reconnaissent dans une nouvelle perception d'eux-mêmes, joyeuse et libre.

Isabelle balbutie :

— Qu'est-ce qui s'est passé? Et qui est ce mignon petit bonhomme qui fait des arcs-en-ciel?

— Carl, à votre service. Sigmund te demandait si tu étais prête à trahir tes habitudes. Je dois dire qu'il a fait des progrès remarquables.

— Tu m'avais pourtant assuré que j'étais le seul à te voir! s'indigne soudain Sigmund, avant de lâcher :

— Oui, bon d'accord, j'ai compris, les cloisons ont disparu...

Il se lève en chancelant, va derrière son bureau et décroche son diplôme qu'il pose dans un tiroir avant de soupirer :

— Impossible d'exercer mon métier dans des conditions pareilles! Puis, se tournant vers Isabelle, il ajoute : est-ce que cette séance a résolu notre problème de monde en décomposition?

Ils partent dans un immense fou rire que la sonnerie de la porte d'entrée ne parvient pas à interrompre.

CHAPITRE 4 :
FAILLES RELIGIEUSES

Les joues encore pleines de larmes de rire, Sigmund découvre sur le palier un homme grand et sec. La façon dont sa tête sort de son pull à col roulé fait irrésistiblement penser à un organe mâle affublé de lunettes et d'une chevelure postiche. La petite croix argentée pendant autour de son cou dissuade pourtant l'observateur à pousser plus loin ses réflexions éthologiques.

— Entrez, Monsieur Bigot.

En arrivant dans le Cabinet, Sigmund découvre Isabelle à plat ventre sur le tapis, en grande conversation avec Carl. Se tournant vers l'homme d'église, il enchaîne :

— Une succession d'événements inattendus m'a amené à sensiblement modifier la forme de mes prestations. J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénients.

Soupçonneux, Monsieur Bigot, se demandant dans quel traquenard il est tombé, grommelle une réponse inaudible et, droit comme la justice, va s'asseoir dans le fauteuil.

Ses soupçons se confirment quand, faisant fi de toute confidentialité professionnelle, Sigmund explique à Isabelle :

— Monsieur Bigot vit mal sa libido et ses fantasmes qu'il estime incompatibles avec ses fonctions ecclésiastiques. Avant d'ajouter avec un sourire : « Il ne sait plus trop à quel saint se vouer ».

Pris d'une pâleur soudaine, Hector Bigot se lève d'un bond et, agitant un doigt menaçant, s'exclame : « Je vous interdis de... »

Mais il ne parvient pas à terminer sa phrase, car une puissante lueur surgit près de la porte, comme une fontaine de lumière blanche, argentée et dorée. Devant le groupe éberlué, la lumière se condense rapidement et prend la forme d'une femme magnifique aux grandes ailes blanches. Tout en repliant ses ailes, l'apparition annonce :

— Sigmund a raison, Hector, tu risques d'exploser d'un instant à l'autre à force de nier tes pulsions... Tu ferais mieux d'en faire quelque chose, plutôt que de les traiter comme une maladie honteuse.

Le teint d'Hector est devenu cireux. Ses jambes cèdent, il s'effondre dans son fauteuil et bredouille :

— Seigneur tout puissant !

— Certainement pas, je suis ton ange gardienne. Remets-toi, je t'en prie, j'ai plusieurs choses à te dire, ainsi qu'à nos trois amis...

— Trois ?

L'homme, effondré, découvre alors Carl occupé à créer un Vésuve d'étincelles à la hauteur de son entrejambes. Le petit bonhomme commente :

— Simple soupape de sûreté.

Il secoue la tête, tente de dissiper ce qu'il croit être un cauchemar, mais la scène persiste. Il interroge Sigmund du regard, puis Isabelle, mais ne trouve aucun réconfort dans leur expression extasiée.

— Je suis devenu fou ! constate-t-il.

— Ah, la belle excuse ! rétorque l'ange, avec un rire cristallin. Voilà toute une vie que tu m'appelles de tes prières et chaque fois que je t'envoie des signes et des réponses, tu les écarter en les taxant d'hallucinations. Comme tes fantasmes, d'ailleurs...

— Comment Dieu est-ce possible ? soupire Bigot, totalement ébranlé.

— Laisse-moi rire, reprend l'ange. Depuis des années, tu relates à tes ouailles les apparitions angéliques dans la vie des hommes et tu refuses de croire tes yeux ? Pas étonnant qu'ils s'endorment... Mais je ne suis pas venue ici pour te blâmer : tu le fais très bien toi-même.

Durant cet échange, Carl a complété son œuvre d'art pyrotechnique. En plus du Vésuve, des soleils multicolores tourbillonnent à la hauteur du nombril, du plexus solaire, du cœur, de la gorge et du front ; un autre volcan jaillit du sommet du crâne. Avec une moue appréciative, l'ange commente :

— Beau travail, Carl. Il sera sur pied d'ici peu ! Puis se tournant vers les autres, elle ajoute : pardon, je débarque à l'improviste, mais ne vous ai pas demandé si je pouvais me joindre à vous ?

Sigmund s'est repris :

— Mais avec plaisir ! D'autant plus que vous pourrez probablement nous donner quelques éclaircissements sur les événements de ces dernières heures.

— Oui, s'il vous plaît, renchérit Isabelle. Tout s'est passé tellement vite.

L'ange s'est assis à côté d'Hector et lui masse tendrement les épaules. Elle prend une grande inspiration, reste silencieuse quelques instants, puis entame :

— Tout se précipite effectivement. Voyez-vous, ce qui vous arrive se produit un peu partout à l'heure qu'il est.

Avec un clin d'œil à Sigmund :

— Les cloisons sont pourries, elles s’effritent de toutes parts.

Un immense sourire illumine son visage angélique lorsqu’elle ajoute :

— Enfin !

Elle poursuit :

— La séparation est une illusion. Combien de philosophes ont décrit le phénomène : la Maya, l’illusion fondatrice qui donne naissance au monde de l’Homme. Mais au cours des siècles, à part quelques rares individus, l’humanité est restée captive de cet envoûtement. Pour preuve, les philosophes débattent encore aujourd’hui de la nature de maya, sans réaliser que leurs arguments sont fondés sur la séparation. Aujourd’hui, cette illusion se dissipe rapidement sous l’effet conjugué de la clarté de la compréhension humaine et de la lumière des dimensions supérieures.

Isabelle l’interrompt :

— Compréhension humaine ? Dimensions supérieures ? Je ne suis pas sûre de bien comprendre...

— Par compréhension humaine, j’entends l’ensemble des découvertes qui ont eu lieu durant ces dernières décennies. La pensée rationnelle a orchestré sa propre transfiguration. L’espace-temps est devenu relatif ; l’observateur influe sur la chose observée ; la matière solide est une vue de l’esprit ; à la place, on admet une unité fondamentale, une organisation sous-jacente : tout ce qui existe dans l’univers constitue l’aspect développé d’une intention non manifeste.

— Mais que devient l’individu dans tout ça ? demande Sigmund, soudain embarrassé par une identité qu’il ne sait plus où mettre.

— C’est là votre défi ! répond l’ange avec un sourire radieux. Jusqu’à maintenant, vos idées sur vous-mêmes vous ont rendu malades, mortels et coupés du reste de l’univers. Vous vous êtes satisfaits d’existences douloureuses, incomplètes, insensées et médiocres en prenant pour excuse qu’il s’agissait du connu, couronnant le tout en décrétant que le reste devait être encore pire. Je ne vais pas répondre à votre question directement, car c’est votre travail, mais je peux vous donner une piste. Que devient l’individu lorsqu’il délaisse sa coquille mortelle de limitations et de douleurs, lorsqu’il fait le choix d’embrasser l’infinité de l’inconnu ?

— Mais alors, tout va s’écrouler ! s’exclame Isabelle, fouettée par une soudaine bourrasque d’angoisse.

— Tout dépend de ce que tu appelles « tout », suggère l’ange, amusé par l’activité fébrile de Carl qui, du haut de ses dix centimètres, tire le tuyau d’un aspirateur miniature et se met à pomper des flux de couleurs ternes qui coulent spasmodiquement du ventre d’Isabelle. Elle poursuit :

— En tant qu’humains, vous attribuez une valeur exagérée à l’embellissement des conditions de vie de votre prison ; la culture, la politique et la religion sont des disciplines carcérales, des moyens de rendre la vie plus tolérable à l’intérieur de ces limitations. Ce tout-là devra bien s’écrouler si vous voulez vous épanouir.

L’aspirateur fonctionnant à plein régime, Carl a délaissé Isabelle pour s’affairer autour d’Hector Bigot qui vacille d’avant en arrière sous l’effet d’un cyclone intérieur de croyances contradictoires. Des fumerolles grisâtres jaillissent de partout entre son périnée et le haut de sa tête. Muni d’une sorte de canon laser, le petit bonhomme mitraille Hector de boules de couleurs multicolores qui explosent en atteignant leurs cibles et absorbent les émanations, les transformant en lumière éblouissante.

Carl commente :

— Schéma d’auto-persécution : réduit à néant ! Bigoterie et croyances vertueuses : dissoutes ! Identité de l’inquisiteur : transmutée ! Pour la culpabilité, il y a trop de couches, cela demandera encore quelques séances.

Arborant un air admiratif, l’ange continue :

— Merci, Carl, les couches suivantes partiront plus facilement. Mais pour l’instant, je crois que mon protégé ne peut pas en perdre davantage sans risquer l’ascension, ce qui n’est pas prévu pour tout de suite.

Puis, se tournant vers Isabelle :

— Si cela peut te rassurer, les seules choses qui doivent s’écrouler sont celles qui handicapent et font souffrir. Cela représente une bonne partie de votre connu, mais c’est très encourageant. Vous accomplissez actuellement des percées passionnantes : les sciences humaines font des progrès considérables et prennent de plus en plus en compte des aspects plus subtils de l’être humain. Partout, on comprend mieux l’interdépendance de toutes choses. Ces éléments contribuent à l’élargissement de la compréhension humaine. Tout n’est pas à jeter.

— Et cette lumière des dimensions supérieures, quel rôle joue-t-elle là-dans ? insiste Isabelle.

— Oh, c’est très simple, rétorque l’ange. Il est temps de vous souvenir que vous participez à un projet.

Hector Bigot, dont le visage a rosi sous l’effet des boules de couleur, balbutie :

— Un... projet ?

— Oui Hector. Un vaste projet : installer et maintenir la conscience totale, multidimensionnelle et illimitée à l’intérieur de la matière, dans votre incarnation. Dans ton langage, ça veut simplement dire instaurer le royaume de Dieu sur Terre. Mais je préfère éviter toute référence religieuse, il y a déjà eu assez de dégâts !

Soudainement redressé, Hector s'exclame :

— Le retour du Christ ! Dieu vient nous sauver !

— Hector, tu n'as pas bien entendu ma dernière phrase, insiste l'ange.

Confondu, il retrouve sa position ratatinée dans le fauteuil, l'âme en déroute.

— Hector, j'apprécie infiniment ton dévouement ; par contre, ton manque de discernement m'inquiète depuis plusieurs vies. Tu t'embarques tête baissée dans toutes sortes de galères sous prétexte qu'elles portent la même bannière : « Pour Dieu ». Après avoir assassiné les infidèles pendant six vies pour faire plaisir à Dieu, cela fait cinq vies que tu passes à jouer au martyr pour gagner ton salut. Autant le dire tout de suite : ce type d'attitude t'éloigne des objectifs. Le paradis est un lieu de joie, d'abondance, de créativité, d'amour et d'extase. La manière la plus rapide d'y arriver, c'est de vivre dans la joie, l'abondance, la créativité, l'amour et l'extase.

Sans lui laisser le temps de se justifier, elle continue :

— Les religions sont de vastes fumisteries. Elles ont été fondées autour des faits et gestes d'individus qui ont osé vivre des expériences inédites et libératrices. Mais les religions instituées encouragent exactement le contraire : la conformité, l'obéissance aux dogmes, l'ablation de l'esprit critique, le refoulement, l'impuissance, le sacrifice et la guerre. Tout ce qu'il faut pour maintenir le paradis à distance !

Elle fait le tour de l'assistance du regard, puis s'arrête sur Hector :

— Cela vaut aussi pour le Christ : inutile de guetter son retour sur les manchettes de journaux. C'est là-dedans que ça se passe, souligne-t-elle, martelant ses mots d'un doigt sur la cage thoracique d'Hector. Mais nous avons de la visite.

Et la sonnette de la porte d'entrée retentit.

CHAPITRE 5 :
FRACTURES SOCIALES

La concierge chargée de géraniums est suivie par un personnage au front dégarni et aux lunettes épaisses.

— J’ai suivi vot’ conseil. Je reviens du jardin botanique avec le professeur Laviolette, déclare-t-elle en s’engouffrant à l’intérieur, suivie du botaniste. Y voulait vous voir tout d’suite !

L’homme agrippe Sigmund par la manche et le regard accusateur accentué par ses verres à triples foyers, l’invective :

— Qu’est-ce que c’est que cette plaisanterie ?

— Suivez-moi dans mon bureau, nous serons mieux pour causer, lui répond Sigmund, désorienté par le nouveau tour qu’ont pris les événements et cherchant le soutien de ses nouveaux amis.

Ils n’ont pas fait trois pas qu’Isabelle les prévient :

— S’il vous plaît, veuillez ôter vos chaussures avant d’entrer. Ça serait dommage d’abîmer une si belle pelouse.

À place de la moquette de laine beige, une superbe étendue de gazon parsemé de trèfle et de pâquerettes recouvre le sol de la pièce. Visiblement très fier, Carl est assis au sommet d’une marguerite et agite vigoureusement la main pour saluer les nouveaux venus. Hector Bigot semble en état de béatitude, perdu dans la contemplation de son ange gardien. Isabelle joue avec une libellule. En signe de bienvenue, l’ange fait pleuvoir une ondée de particules dorées sur la concierge, sur le professeur et sur Sigmund. Les particules tournoient, s’assemblent, forment pour quelques instants de petites silhouettes féeriques qui disparaissent ensuite dans un rire tintinabillant.

— Justin Laviolette, tu n’es qu’un idiot !

La voix, haut perchée, provient du fond de la pièce et semble ébranler le professeur plus encore que les géraniums-cendriers, le gazon, l’ange, Carl et les apparitions féeriques. Il se fige sur place, en proie à un abîme de perplexité.

Un petit être d’un vert émeraude se dégage adroitement d’une rangée de livres posés sur la bibliothèque, saute sur le gazon et, l’index levé vers Laviolette, poursuit d’un ton réprobateur :

— Nous avons joué ensemble durant ton enfance, nous étions les meilleurs

amis du monde. Grâce à moi tu as développé ta passion pour la botanique. Nous avons décidé de collaborer pour élargir la compréhension des scientifiques envers la nature. Mais tu as souhaité m'oublier ; tu as préféré croire les absurdités qui sont enseignées à l'université plutôt que de remettre en question la stérilité du savoir. Inutile de te cacher derrière tes lunettes : tu n'es qu'un lâche et un malhonnête, incapable d'établir d'autres relations avec les plantes que celle de leur attacher une étiquette avec un nom latin. Tu me déçois profondément.

Carl est enchanté de la scène. Assis sur la libellule, il dessine des cercles dans l'air en traînant une banderole qui annonce : « Non aux aliments génétiquement modifiés. »

Toujours affublée de ses géraniums, la concierge rigole nerveusement, fait un tour de la pièce du regard, et comprend :

— Y fallait m'dire que vous faites des films ici, comme les vidéos d'mon p'tit fils, j'aurais mieux compris. Mais c'est pas tout, j'ai encore deux allées à nettoyer, moi. Enfin, tant que vous salissez pas tout avec votre histoire ! Allez, amusez-vous bien !

Et, munie de ses géraniums, elle retourne à sa poussiéreuse réalité, sans plus penser au professeur Laviolette qui gît, sanglotant, miné de remords et de confusion, au milieu du parterre de trèfles et de pâquerettes.

— À parler franchement, j'ai tout de même de la peine à admettre ce qui s'est passé depuis vingt-quatre heures, soupire Sigmund, les pieds nus dans l'herbe tendre. J'ai l'impression de vivre un rêve et que je vais me réveiller d'un moment à l'autre... Je vous regretterai, Carl, Isabelle, l'ange, le lutin, Laviolette et les autres et toute la magie qui imprègne ce rêve. J'y prends goût.

En entendant ces mots, Carl saute de la libellule en plein vol, effectue un magnifique saut de l'ange et atterrit aux pieds de Sigmund. Il sort de sa poche un réveil, réplique miniature de celui de la table de nuit, qui se met à grossir et à sonner, toujours plus fort, toujours plus gros.

Carl hurle pour couvrir le bruit de la sonnerie :

— Il y a vingt-quatre heures, tu dormais encore, prisonnier de ton rêve. Maintenant, tu commences à te réveiller. Ce réveil s'arrêtera quand tu auras compris que tu ne rêves plus — et que je ne te laisserai plus dormir !

— Mais c'est du délire ! De la persécution ! De la psychose ! Arrêtez ce réveil ! Arrêtez ce rêve ! proteste Sigmund.

Serein malgré l'insoutenable boucan, l'ange constate :

— L'éveil est un phénomène irréversible. Toute résistance est futile et, dans le cas présent, malsaine pour les tympans des personnes incarnées dans cette pièce.

La sonnerie du réveil redouble de puissance, rejointe par le démarrage soudain des sirènes d'alerte antiaériennes disposées sur le toit voisin. Puis c'est au tour du téléphone de se mettre à sonner de manière discontinue.

Les mains pressées sur les oreilles, Isabelle, Hector, Laviolette et le lutin hurlent de concert :

— Arrête de douter ! Sigmund.

Sigmund se repasse le film des dernières heures. Il revoit ses clients et amis désemparés par l'effondrement du connu, l'arrivée de Carl, l'enchaînement des circonstances, ses dialogues sur le temps, le cyclone de peur dans lequel il a plongé avec Isabelle, l'arrivée de l'ange, de la concierge et du botaniste. Il se voit là, planté pieds nus dans le gazon de son bureau au milieu d'un vacarme infernal et entrevoit que les heures, journées et années à venir seront toujours plus inhabituelles, imprévisibles, déstabilisantes, mais aussi, s'il se le permet, fantastiques, féériques et joyeuses. Il réalise soudain qu'il est incapable de revenir aux conditions précédentes.

— C'est bon, d'accord, j'ai compris.

Le silence revient, troublé par la fuite d'air sortant de la valve du réveil. Tout en sautant dessus pour le dégonfler, Carl déclare :

— Encore une étape de franchie !

— C'était encore pire que les trompettes de Jéricho ! avance Hector Bigot, ragailardi par le fait qu'il n'est pas le seul à recevoir des leçons.

— Hector, tes bondieuseries nous pompent l'air, l'interrompt l'ange, avant d'ajouter sur un ton grave : « Regarde la poutre qui est dans ton œil plutôt que la paille dans l'œil de ton voisin ».

Elle se fend d'un rire angélique qui se transforme en fou rire généralisé lorsque chacun découvre Carl, arc-bouté sur le nez d'Hector, en train d'extraire une poutrelle de l'œil droit, puis une autre du gauche.

— Tout est dans le regard de l'observateur, dit le petit bonhomme en tendant les morceaux de bois à Bigot. C'est sur ces madriers que tu avais l'habitude de t'auto-crucifier. Faudra trouver autre chose.

La sonnerie résonne à la porte d'entrée. Prestement, Isabelle se lève et va répondre. Sur le palier, elle découvre une petite femme montée sur talons hauts, au visage fardé de peinture rouge et bleue entouré d'une chevelure violette. Le reste de son corps est à peu près nu, à l'exception d'un pull et d'une jupe noirs de taille microscopiques n'offrant aucun obstacle à l'exercice de ce qu'elle conçoit comme sa vocation : les relations humaines. En trois mouvements acrobatiques des hanches, elle se retrouve dans le vestibule et s'enquiert :

— Vous êtes la nouvelle secrétaire ?

— Disons plutôt une collègue de passage... propose Isabelle, tentant d'évaluer à la fois le pourcentage de peau recouverte, l'effet probable de cette créature sur Hector Bigot et la compatibilité des talons hauts avec la pelouse du bureau.

— Et vous êtes ?

— Ursule Petipul. J'ai rendez-vous avec le docteur A afraid.

— Entrez, mais ayez la gentillesse d'ôter vos chaussures pour ne pas abîmer notre nouveau gazon.

Perplexe, l'apparition se déchausse, ce qui a pour effet de diminuer encore la surface de peau recouverte. Raccourcie de dix bons centimètres, elle débarque dans le bureau et le voyant rempli d'une population bigarrée, s'excuse :

— Oh, mais vous êtes en colloque ! Je peux patienter un moment dans la salle d'attente !

— Non, pas du tout, nous avons juste changé un peu le format des séances, intervient Sigmund, avant d'ajouter : prenez une chaise ou installez-vous sur la pelouse.

À force de contorsions, Ursule Petipul parvient à s'asseoir sur un carré de trèfles tout en gardant sa jupe en place. Partant d'un petit rire nerveux, elle observe :

— J'ai compris ! Vous vous êtes lancé dans la gestalt ! Je me suis souvent demandé si je ne devrais pas en faire quelques séances, parce que parfois, je sens que les gens sont gênés en ma présence. Il doit y avoir un truc non résolu là derrière, et...

— Ursule est assistante sociale, explique Sigmund pour interrompre le flot de paroles incessant qui, chaque semaine depuis quatre ans, vient se déverser dans son cabinet. Elle passe sa vie à aider les autres — un véritable sacerdoce.

— Sacerdoce, sacerdoce, c'est vite dit ! Avec toute la chair que cette créature exhibe, je pense que ça sert à bien autre chose qu'à un os ! explose Hector, sa face de gland rouge comme une pivoine.

— Hector, un peu de tenue ! s'interpose l'ange. Il suffit que l'on te soulage de quelques croyances puritaines et tout de suite, tu deviens l'esclave de tes hormones. J'ai parfois l'impression que ton cas est incurable.

— Pimpon ! Place, place ! s'écrie Carl en se précipitant, muni d'un extincteur qui fait deux fois sa taille. Il arrache l'anneau de sécurité et se met à asperger Hector de l'entrejambe au visage, le recouvrant d'une abondante mousse blanche.

Puis, se tournant vers Ursule, il l'avertit :

— Tu ne perds rien pour attendre !

Retrouvant sur le champ ses réflexes professionnels, celle-ci ignore l'avertissement de Carl et s'élançe vers Hector, un mouchoir à la main :

— Pauvre homme ! Il est tout barbouillé, maintenant !

— Je vous suggère de laisser Hector se refroidir et de nous parler de vous, intervient Sigmund. Après tout, c'est votre séance et les minutes s'écoulent...

Elle s'immobilise, interdite, cherche du regard des indices et voyant les hochements de tête des autres personnes présentes, elle se rassoit. Elle joue avec une mèche de ses cheveux dont elle contemple pour quelques instants les reflets violets, puis entame :

— Ça ne s'améliore pas, Docteur. En fait, je suis devenue incapable de travailler correctement. On me confie de plus en plus de dossiers, avec des cas sociaux de plus en plus lourds, avec des budgets toujours plus misérables. Je suis submergée de boulot au point de ne plus arriver à penser, alors que c'est justement le moment où l'on devrait réfléchir à des alternatives !

— Cette situation n'est pas nouvelle, vous me l'avez déjà décrite plusieurs fois, lui signale Sigmund. Mais n'y aurait-il par une nouvelle raison à votre désarroi actuel ?

— Tout le monde s'en fout, voilà la raison ! De ses yeux, des larmes commencent à couler, dessinant des traînées rouges et bleues qui vont s'écraser dans sa gorge, rajoutant des teintes nouvelles à ses grains de beauté. Durant les colloques, on passe notre temps à nous engueuler à propos des plannings en évitant soigneusement de parler des vrais problèmes. Mon chef reste cloîtré dans son bureau toute la journée à jouer à Tetris, mes collègues ont tous rejoint le syndicat pour obtenir des améliorations de traitement ; les clients de nos services sont tellement pétés aux médicaments qu'ils ne savent plus comment ils s'appellent. Et ce merdier ne fait que commencer ! Vous trouvez qu'il y a de quoi se réjouir ?

Jusqu'à là silencieuse, l'ange ramasse un peu de mousse sur la chemise d'Hector et la lance en l'air. Arrivée près du plafond, la substance blanche se met à pétarader et des multitudes d'étincelles de couleur en jaillissent pour former un feu d'artifice miniature, prélude à son commentaire :

— Il y a toutes les raisons de se réjouir.

— Mais vous ne comprenez pas ! explose Ursule, en employant son mouchoir pour sécher ses larmes multicolores. Mon métier est non seulement devenu inutile, mais néfaste. J'encourage le défaitisme, la médiocrité, la faiblesse et le mensonge. Avec chacun de mes actes, je déresponsabilise un peu plus mes clients, j'endette tout le monde et la société s'enfonçe davantage. Si je me tais, je conserve ma place en devenant une pute de plus dans le système. Si par contre j'ai l'audace d'intervenir, je perds ma place et me retrouve paria du système,

cliente de mes anciens collègues! Le système est devenu complètement dingue! Ça me donne envie d'y foutre des bombes!

— Je ne crois pas que cela sera nécessaire, lance Isabelle. Puis avec un beau clin d'œil à Sigmund, elle ajoute: À votre place, je ne fermerais pas toutes les portes aussi rapidement. La vie est pleine de surprises et parfois, des solutions surgissent là où on les attend le moins...

C'est alors qu'Ursule découvre que Carl a déballé un nécessaire de réparation de chambre à air et qu'il s'affaire depuis un moment à coller des rustines sur les nombreuses parties découvertes de son anatomie.

Sans lui laisser le temps de réagir, Carl l'admoneste:

— Un vrai panier à salade! Avec autant de fuites, comment veux-tu conserver ton intégrité? Tout le monde peut te pomper et en plus, tu laisses rentrer n'importe quoi!

Joignant le geste à la parole, il attrape un tentacule ectoplasmique qui émerge du nombril d'Ursule et se met à tirer jusqu'à ce qu'une créature émerge avec un « plop! » retentissant. Noirâtre, visqueuse, parsemée de marbrures rouges, la bestiole est animée de pulsations spasmodiques et dégage une énergie obscène. Elle tente de revenir vers Ursule, puis de se frayer un passage vers Isabelle, mais Carl souffle bruyamment dans ses mains et l'entité se retrouve prisonnière d'un globe translucide.

Ravi de la démonstration, le petit bonhomme poursuit sa diatribe:

— C'est cette forme-pensée qui t'a poussée à finir dans le lit de tous les malheureux. Depuis ton adolescence, elle a paralysé ton jugement en t'amenant à croire que la charité passe par le réconfort physique et que la reconnaissance s'acquiert par l'exacerbation du désir. Regarde comme elle est grasse: pendant tout ce temps, elle s'est nourrie de désirs et de fantasmes, les tiens et ceux que tu produisais chez les autres.

Puis, se tournant vers Isabelle, il ajoute:

— Mais c'est à Hollywood qu'on trouve les plus grasses.

— Incroyable! c'est mon besoin obsessionnel de plaire qui est prisonnier dans cette cloche! s'extasie Ursule, avant de s'assombrir: mais cette pauvre créature doit souffrir, là-dedans; il faut la libérer!

Alarmé, Carl se précipite, rebondit sur la cuisse rustinée d'Ursule pour agripper un autre tentacule d'un blanc verdâtre qui vient d'émerger à la hauteur de son plexus solaire. Celui-ci résiste davantage, Sigmund et Isabelle viennent lui prêter main forte et dans un « plop » assourdissant, une énorme entité dotée d'innombrables tentacules s'effondre sur le gazon.

Sans perdre une seconde, l'ange l'emprisonne dans une nouvelle sphère translucide avant de préciser :

— Je me méfie beaucoup plus de cette sorte-là : ce sont eux qui transmettent le virus du syndrome de l'aide.

Puis elle se tourne vers Hector qui regarde la scène d'un air médusé :

— Sois très attentif, cela te concerne directement ! Dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, les gens attrapent ces créatures vicieuses dans leur enfance, pendant les cours de catéchisme !

Se sentant soudain démasquées, d'autres entités blanchâtres et verdâtres tentent désespérément de garder le contrôle et poussent frénétiquement leurs tentacules par tous les orifices possibles pour ligoter les organismes qui les abritent. Hector, Sigmund, Isabelle et Justin se retrouvent en un instant prisonniers de fumerolles ectoplasmiques qui les ensèrent et menacent de les étouffer.

Il s'en suit une mêlée indescriptible où Carl, l'ange, le lutin et Ursule tirent, poussent, s'emmêlent, se démêlent, se démènent, s'essoufflent et finalement se calment, alors qu'au milieu de la pelouse repose un énorme globe translucide où s'agitent cinq ectoplasmes dotés de tentacules.

— Une chose est sûre, annonce l'ange en sueur, c'est qu'aucune des personnes présentes ne sera plus tentée de fonder une religion.

— C'est incroyable ! nous avons ces bestioles à l'intérieur de nous, s'exclame Ursule.

Le carré de simili-cuir qui lui tient lieu de jupe est maintenant déchiré sur toute sa longueur, mais elle s'en fiche complètement.

— Hé oui, les humains sont des hôtes particulièrement recherchés par ce genre d'entités, explique Carl.

Perché sur le plus grand globe, il s'amuse à faire tomber des cacahuètes sur les créatures blanchâtres.

— À ce propos, je vous signale qu'il vous en reste encore plusieurs. Je les vois s'agiter juste sous la surface !

Et, lâchant une cacahuète après l'autre pour ponctuer ses dires, il poursuit :

— Les grosses oranges sont très répandues ; elles perpétuent chez leurs hôtes la notion de dominance du mâle et tous les problèmes d'autorité qui en découlent ; on les trouve aussi bien chez les femmes que chez les hommes. Celles d'un jaune cirieux vous poussent à concevoir les relations comme un combat dont vous sortez invariablement gagnants ou perdants. Celles aux teintes vert caca d'oie vous incitent à vous sentir merdeux : « Je ne mérite pas d'être heureux ». Celles qui ressemblent à des cloisons, à la hauteur de la gorge, vous empêchent de relier la

tête et le cœur. Celles qui ont l'air d'oursins métalliques vous portent à vouloir tout comprendre avec le mental. Et puis...

— Il faut nous en débarrasser tout de suite ! l'interrompt Justin Laviolette, bruyamment approuvé par les autres.

Une discussion cacophonique suit, dans laquelle chacun exprime son trouble mais que personne n'écoute.

L'ange fait un geste en direction du plafond et une fine pluie de particules cuivrées se met à tomber, calmant immédiatement l'assemblée.

Elle lisse quelques-unes de ses plumes, puis annonce :

— Je vous recommande de ne pas éliminer toutes ces bestioles à la fois : vous risqueriez de péter les plombs. Il y a des gens qui ne le supportent absolument pas, tellement ils se sont identifiés à ces pulsions. Une fois disparues, ils perdent tout sentiment d'exister, au point qu'ils sont prêts à faire n'importe quoi pour retrouver des entités similaires.

— Mais je refuse de vivre une seconde de plus avec ces machins à l'intérieur ! proteste Isabelle, en tapant du poing sur le petit globe translucide.

— Alors, à toi de prendre tes responsabilités, rétorque l'ange, son regard chargé de défi se posant sur Isabelle, puis faisant le tour de l'assistance. Je vous rappelle que c'est vous qui avez accepté d'abriter ces formes-pensées et d'expérimenter les pulsions qu'elles entraînent. Non seulement vous avez accepté qu'elles vous parasitent, mais vous les avez également nourries, jour après jour. C'est à vous de faire le ménage.

— Mais comment ? supplie Hector d'une voix chevrotante, son visage devenu blême.

— Je te déconseille l'exorcisme, Hector, ça fait plus de dégâts que ça ne résout de problèmes.

La croix argentée qui pendait autour du cou d'Hector Bigot se détache soudain et tombe dans le gazon. En l'atteignant, elle se transforme en fumée, laissant une empreinte roussie sur l'herbe verte.

— Hihhi ! fait Carl, en caressant la marque de la croix qui se dissipe. Un vol de coccinelles s'en échappe.

— Vous ne manquez pas de ressources, poursuit l'ange. La première chose que vous pouvez décider, c'est de cesser de les nourrir. Ensuite, il est temps d'apprendre à maîtriser vos intentions. Vous prenez pour acquis le fait d'avoir un corps physique, une maison, une voiture, mais sans votre intention, ces choses-là n'existeraient pas. Vous pouvez aussi utiliser votre intention pour changer la réalité si elle ne vous satisfait plus et, en l'occurrence, pour renvoyer vos embarrassantes bestioles de compagnie au vide originel d'où tout provient.

— Mais comment ? intervient Sigmund, visiblement perplexe.

— Le problème des humains, c'est qu'ils emploient leur pouvoir, leur créativité et leur intelligence à se rendre minables, misérables et impuissants.

L'ange n'a vraiment pas l'air content. Des petits éclairs bleu électrique zèbrent l'atmosphère qui l'entoure, tandis qu'elle explose :

— Merde ! Réveillez-vous ! Ces corps mutilés par la médecine et la chimie sont composés d'atomes obéissants ! Toutes les ressources de l'univers sont à vos pieds et vous ne trouvez rien de mieux à faire que de polluer et tuer par avarice. Au lieu de créer une réalité éclairée, vous inventez des systèmes d'aide sociale qui institutionnalisent et perpétuent la misère et l'impuissance ! Il y a des jours où je me demande si ce projet en vaut encore la peine.

Pendant que l'ange tempêtait, une fine gelée s'est déposée sur l'herbe et sur les personnes présentes. Observant Ursule qui commence à grelotter, Carl fait remarquer :

— On peut dire que ça jette un froid...

Plus combative, Isabelle est la première à se ressaisir. Elle prend une grande inspiration, se concentre un instant, puis fixant le gros globe translucide, ordonne :

— Disparaissez dans le vide, immédiatement !

Une bourrasque violente se met à souffler pour remplir l'espace auparavant occupé par la sphère, puis le calme revient.

— Bon, je vois que vous avez compris le message, dit l'ange, son humeur joyeuse revenue. Il faut maintenant que je vous laisse : au XII^e siècle, Hector est sur le point de brûler Ursule sous prétexte qu'elle est une sorcière. Amuse-toi bien, Hector !

Et l'ange disparaît dans un flash de lumière blanche éblouissante.

CHAPITRE 6 :
CREVASSES POLITIQUES

Le choc du départ dissipé, leurs yeux réhabituaés à la lumière ambiante, Sigmund, Isabelle, Laviolette, Carl et le lutin découvrent avec stupeur Ursule à cheval sur le ventre d'Hector, le bourrant de coups et hurlant :

— Salopard ! Je savais bien que ta tête me rappelait des horreurs ! Je me souviens de toute l'histoire, maintenant ! Salaud, salaud, salaud ! Voilà comment ont fini tes promesses mielleuses !

— Attends, attends, je peux t'expliquer, gémit Hector, les bras levés pour se protéger le visage.

— Pas question ! Cette fois, tu vas payer, vieille ordure ! persiste Ursule, dont la tenue a fini de se déchirer sous l'ampleur de ses mouvements.

— Votre attention s'il vous plaît ! Carl, juché sur le dossier du Chesterfield, tient un mégaphone. Avant que l'irréparable ne soit commis, j'aimerais vous montrer quelque chose.

Les deux adversaires se figent. Carl ordonne :

— Lumière !

La pièce s'assombrit et au centre apparaît une image mouvante en trois dimensions. Durant quelques secondes, une légende s'inscrit, annonçant « Universal Pictures ». Puis une scène se forme figurant l'entrée d'une caverne. On reconnaît Hector, beaucoup plus poilu et affublé d'une peau de bête, en train de chercher les poux dans les cheveux d'Ursule qui semble au comble de la satisfaction. La scène change : cette fois, Ursule est assise sur un trône de pierre, entourée de fières amazones bardées d'arcs, de carquois et de lances, tandis qu'Hector traîne à ses pieds, ligoté et meurtri. D'autres scènes se succèdent, montrant le couple s'ébattant au clair de lune, entouré d'une ribambelle d'enfants, en prière dans une chapelle ou participant à une messe noire et ainsi de suite, pour finir par l'image actuelle d'Ursule perchée sur le ventre d'Hector.

— Oh, mon amour, je suis désolée !

Lorsque la lumière revient, Ursule et Hector sont en train de rouler sur le gazon, étroitement enlacés. Ils finissent leur course contre la bibliothèque du fond de la pièce sans s'en apercevoir, absorbés par leurs retrouvailles.

— Les voilà repartis pour un tour, remarque Carl, l’humeur philosophe. On ne guérit pas des millénaires d’illusions en un jour...

Leur attention est soudain divertie des ébats d’Ursule et Hector par un coup de sonnette persistant.

Sigmund avertit :

— On risque de bien s’amuser : ce doit être Francis de Plouto-Crassy.

Déjà dans le couloir, il ne voit pas le sourire malicieux d’Isabelle.

Le nouveau venu a refusé d’enlever ses chaussures. Précédant Sigmund, il se tient avec méfiance sur le seuil du bureau. Il ne voit pas le coin de la bibliothèque, mais il entend les gloussements d’Ursule. Carl et le lutin se sont dissimulés on ne sait où, probablement pour préparer un mauvais coup.

Occupée à tresser un brin d’herbe entre ses doigts de pieds, Isabelle lève la tête et, faisant mine de découvrir le nouveau venu, s’exclame :

— Francis ! Grand protecteur des Arts et de la Culture ! Décidément, nos chemins se croisent ! Le vernissage de votre dernier protégé date de moins d’une semaine !

Un peu dégelé par l’accueil d’une présence connue, il répond au salut d’Isabelle par un hochement de tête et entre dans le bureau, manifestement perturbé par la nature du sol. D’un bond, Isabelle s’est levée. Elle poursuit :

— Vous qui encouragez tellement l’art conceptuel et les happenings, vous allez adorer ce qui se passe ici !

Puis d’un geste de la main, elle présente :

— Justin Laviolette, botaniste et grand ami du règne végétal.

Indiquant d’un signe de tête les corps emmêlés au pied de la bibliothèque :

— Au fond, le curé et son amie qui sont occupés pour l’instant. Nos autres compères ne doivent pas être loin. Quand au maître de cérémonie, conclut-elle avec une révérence pour Sigmund, je n’ai pas besoin de vous le présenter.

Ce court laïus a permis à l’homme aux trois pièces de retrouver sa contenance et surtout, sa prestance. En deux enjambées, il rejoint Laviolette, lui attrape la main qu’il secoue avec l’expertise née d’une longue pratique. Puis il se dirige vers la bibliothèque, plonge la main dans les corps enchevêtrés, y déniche une main, puis une autre et agite le tout en insistant :

— Admirable ! Magnifique ! Vraiment très original ! Mes félicitations !

Sur quoi il va s’installer dans le fauteuil et, d’un air altier, interroge Sigmund :

— J’ignorais l’existence de cette manifestation, cher ami ! Je ne me souviens pas avoir reçu un carton ?

— Personne n’en a reçu. En fait, j’ai sensiblement transformé la nature de

mes prestations pour correspondre au plus près aux changements qui secouent actuellement notre société et mes clients.

— Une forme nouvelle de living art, précise Isabelle.

— Hum, très intéressant... fait l'autre, invitant Sigmund à poursuivre son explication.

— J'ai découvert que mes clients et moi-même éprouvions des états d'âme divers — mais extrêmement perturbés — en arrivant aux mêmes constatations : la civilisation dans laquelle nous avons placé tous nos espoirs et notre énergie est en train de se décomposer ; elle part en lambeaux. Nous étions en train de faire l'inventaire de ce qui doit disparaître et des valeurs restantes sur lesquelles nous pourrions construire une nouvelle réalité.

— Ou mieux encore, une forme émergente de spirit art, interrompt Isabelle, une note cynique dans la voix.

Du plafonnier, la voix de Carl résonne :

— Je te croyais guérie de ton amertume ?

— Plaît-il ? s'étonne Plouto-Crassy.

Laviolette fait diversion :

— Une intervention tout à fait appropriée du génie de la lampe.

— Excellent, excellent ! s'extasie Francis, gagné par l'ambiance post-psychédélique.

— Le mieux à faire, reprend Sigmund, c'est de vous prêter au jeu... En tant que politicien, comment vivez-vous cet effondrement du système ?

De Plouto-Crassy se fige sur son fauteuil et, d'un instant à l'autre, son visage prend une teinte jaunâtre inquiétante. Rapidement, le jaune laisse place à une pâleur blanchâtre parcourue de ruisseaux de sueur glacée. Incapable de reprendre sa respiration, il émet des sifflements saccadés, tandis que ses membres s'agitent de manière désordonnée. Équipé d'une tenue de pompier secouriste, Carl se lance du plafonnier et atterrit sur l'épaule d'Isabelle qui vient de se précipiter pour desserrer la cravate de l'homme en état de choc.

— C'est ce qu'on appelle rentrer dans le vif du sujet ! lance-t-il à un Sigmund totalement éberlué.

Puis il sort d'une valise de premier secours un masque à oxygène qu'il applique sur la bouche de Francis. Il ouvre le robinet de la bonbonne, s'assure que le gaz circule correctement, puis commence à fouiller dans les tréfonds de la mallette. Enfin, il en émerge en brandissant trois petits tubes :

— La médecine du futur ! Rien à voir avec vos saloperies de barbituriques et autres substances zombificatrices ! On agit directement au niveau de la production des endorphines, là où s'élabore la réalité ! Avec un bon mélange de séroto-

nine, de pinaline et de dyméthyltriptaline, c'est tout le niveau de conscience qui bascule, réduisant à néant les conditions précédentes!

Débranchant le tube de la bonbonne, il y déverse le contenu des trois fioles avant de le remettre en place. Puis il s'exclame :

— À la vie!

Graduellement, les couleurs reviennent sur le visage de l'homme. Sa respiration s'harmonise, son corps se détend. Il dévisage Sigmund, Isabelle, Laviolette, puis son regard s'arrête sur Carl et le lutin juchés sur l'accoudoir du fauteuil. Derrière son air stupéfait, on devine une activité neuronale fébrile. Le réseau de ses connexions synaptiques se reconfigure pour produire une nouvelle représentation du réel. Il se redresse lentement, se débarrasse du masque à oxygène et, tirant le carré de tissu bordeaux de la poche supérieure de son veston, il sèche la sueur accumulée sur son visage.

Comme pour tester la validité de la réalité dans laquelle il vient d'émerger, il prend quelques profondes inspirations avant d'observer :

— Qu'est-ce qui m'est arrivé? Pour la première fois depuis des années, j'ai l'impression d'être moi-même!

— Vous venez de débarquer dans une réalité décloisonnée, explique Sigmund. Nous avons à peine commencé à parler de vos perceptions du monde politique, lorsque vous avez été victime d'une crise d'asthme aiguë.

— J'appellerais plutôt ça une crise de conscience! lache Isabelle, avant d'ajouter: oh, excusez-moi, ce sont les derniers restes d'amertume...

— Ne vous excusez pas! proteste Francis. Vous avez tout à fait raison. À vrai dire, je sentais cette crise venir depuis pas mal de temps, malgré tous mes efforts pour en refouler jusqu'à l'idée. Mais ce mensonge permanent rongait ma santé. Et soudain, ces cloisons d'hypocrisie ont cédé, comme un barrage explose! Je respire à nouveau! Je vis!

Et, comme un papillon finissant de se débarrasser de sa chrysalide, il ôte sa cravate, son veston et son gilet, délace ses chaussures et se met à caresser l'herbe de ses pieds nus sous le regard attendri du lutin émeraude.

Pendant quelques instants, il semble perdu dans ses pensées, puis il confie :

— Le plus dur pour moi, c'est d'admettre que, malgré tout le pouvoir apparent qui m'est conféré, je n'ai jamais été autre chose qu'une marionnette manœuvrée par les barons de la finance. La démocratie est une fraude monumentale, un stratagème subtil pour faire croire au peuple qu'il façonne son destin. Il n'en est rien.

— Mais le droit de vote existe! intervient Ursule qui, venant d'émerger de la

transe de ses retrouvailles avec Hector, finit d'enfiler le col roulé sacerdotal dont elle l'avait au départ dépouillé.

—Vaste foutaise! rétorque Francis. Tout d'abord, les sujets soumis au vote sont conditionnés par les agences de communication ; ensuite, ils sont pervertis par les mots d'ordre des partis et finalement, peu importe le résultat du vote, les financiers contrôlent les deux côtés de vos réponses et finissent toujours par faire ce qui leur convient.

Au centre de la pelouse, Carl est en train d'assembler un appareillage composé d'une sphère métallique qui repose sur trois pieds triangulaires et d'où sortent des antennes et des paraboles. Penché sur l'appareil, il y connecte le câble d'une petite télécommande dont il tripote quelques boutons avant d'annoncer :

—Et voici votre série préférée : les visiteurs du futur !

La sphère commence à émettre des lueurs fluorescentes, tandis qu'un bourdonnement sourd remplit la pièce. Des ondes lumineuses concentriques en jaillissent et un vortex se forme au milieu de l'assistance stupéfaite.

La lumière a pris une intensité presque insoutenable, lorsqu'au centre du tourbillon apparaissent deux silhouettes indistinctes. Rapidement, le vortex se dissipe et la lueur s'estompe. Au centre du groupe, un couple finit de se matérialiser.

De haute stature, leur peau possède un teint cuivré qui contraste avec le blanc platine de leur combinaison. Leurs longs cheveux flottent libres, noirs chez l'homme, d'un brun doré chez la femme. Elle se penche vers Carl, l'invite à monter dans sa main, le hisse à la hauteur de son visage et délicatement, lui dépose un baiser sur la joue avant d'observer dans un rire :

—Merci pour le transfert, Carl. Que t'arrive-t-il ? Aurais-tu rétréci au lavage ? Laisse-moi deviner : c'est l'époque actuelle qui te fait cet effet ?

—Presque dans le mille, Héra, concède Carl, en tendant l'autre joue. En réalité, il s'agit d'un choix stratégique de ma part. Les humains de cette époque souffrent d'un tel complexe d'infériorité que j'ai jugé plus productif de sembler minuscule.

—Je reconnais bien là ta grandeur ! s'exclame l'homme cuivré, avant de s'accroupir sur le gazon. Puis il promène son regard mi-souverain, mi-amusé sur l'assemblée et se présente :

—Zeus, pour vous servir.

Isabelle, Sigmund, Laviolette, Hector, Ursule et Francis restent muets de surprise, incapables d'intégrer ce qu'ils tiennent pour impossible, comme si, sur leur écran mental, était apparu le message : « Une grave erreur système est survenue. Veuillez contacter votre service après-vente. »

—Dois-je appuyer sur le bouton reset? s'enquiert Zeus, en s'emparant de la télécommande qui traîne à ses pieds.

Électrisée, Ursule s'avance la première et, à travers la manche du col roulé, tend sa main libérée à Zeus :

—Ursule Petipul. Enchantée!

Il la détaille, soulève le bas de son vêtement de fortune, pose une main sur sa hanche découverte et commente : Petipul? Toujours aussi contradictoire, ma chère Io. Mais je préférerais tes tenues précédentes. Par contre, ta coupe de cheveux est très réussie! Puis, se tournant vers Hector, il ajoute en lui malaxant l'épaule :

—J'espère que tu ne m'en veux plus, vieux frère... Mais elle me fait toujours vachement d'effet!

Isabelle s'interpose, l'air perplexe :

—Je commençais à admettre que vous venez du futur, mais maintenant, je n'y comprends plus rien.

Zeus part d'un éclat de rire joyeux :

—Ah, douce Europe! Toujours aussi divine à chaque incarnation! Tu sembles avoir conservé ton scepticisme... N'avez-vous pas découvert encore que le temps est un phénomène relatif?

—Mon cher, tu sèmes la confusion dans les esprits de nos amis, constate Héra avec une moue exaspérée qui cache mal son amusement.

—Tu as raison, je m'é gare, concède Zeus avant d'ajouter malicieusement : dans une réalité sans début ni fin, par où souhaites-tu commencer?

—Par le présent...

Elle s'installe, les jambes en tailleur, dévisage chacun tour à tour et enchaîne :

—Je crois comprendre que vous êtes arrivés à une étape importante de l'histoire humaine, un passage crucial et délicat. Collectivement, l'humanité a atteint le niveau de conscience requis pour être rendue totalement responsable de ses actes ou — mieux encore — de ses pensées, de ses croyances, de ses émotions et des actes qui en découlent.

—En d'autres termes, vous travaillez désormais sans filet, souligne Zeus avant d'encourager Héra à continuer.

—Vous pensez « assister » à la décomposition des systèmes, mais vous ne semblez pas réaliser que vous êtes les artisans de cette gangrène.

Francis mord à l'hameçon :

—Mais nous faisons pourtant tous les efforts possibles pour enrayer cette décadence!

—Vous dépensez surtout une énergie considérable à retarder l'inexorable, ob-

serve-t-elle. Comme si, amoureux d'un été, vous tentiez de figer la ronde des saisons. Ça n'est pas vraiment une attitude responsable. À l'image d'un été riche de souvenirs, l'histoire humaine telle que vous vous la représentez se termine. Elle vous a permis de grandir à travers une multitude d'expériences parfois heureuses, parfois douloureuses. Mais la marée efface les châteaux de sable que vous avez construits sur la plage. D'autres aventures vous attendent, vos prochains châteaux seront bâtis avec la pensée!

Elle s'interrompt quelques instants pour observer un scarabée qui, dressé sur un brin d'herbe, agite ses antennes en signe de salut, puis revient à son explication :

— Vous ne voyez que l'agonie autour de vous, alors que vous n'avez jamais été aussi vivants et proches de l'éveil. Vous déplorez le manque de sens, le chaos, la dépravation, la violence, vous vous lamentez devant la résignation populaire, mais vous n'avez pas l'air de comprendre que toutes ces conditions prennent naissance dans votre conscience. Le regard que vous portez sur le monde, c'est le moule dans lequel se forme votre réalité.

Perché sur l'épaule d'Héra, Carl applaudit avec une telle vigueur qu'il en perd l'équilibre et glisse sur la combinaison platine.

Il s'accroche à une mèche de cheveux aux reflets dorés et finit sa course sur la forme rebondie de son sein, avant d'ajouter dans un soupir :

— J'aime le moule dans lequel tu formes ta réalité!

— Merci, Carl.

Elle reprend :

— C'est à chacun d'entre vous d'imaginer une nouvelle réalité et de puiser en vous-mêmes les ressources et la témérité nécessaires pour l'amener à l'existence.

— Et là, nous pouvons vous donner un petit coup de pouce... annonce Zeus, les yeux emplis d'éclairs.

— Un coup de pouce?

— Oh, rien à voir avec une intervention divine, rassure-toi, plaisante Héra. Nous envisageons simplement de vous faire découvrir une autre perspective, si vous en avez la volonté... et le courage! conclut-elle d'un ton facétieux.

— Je ne pense pas qu'il nous reste grand-chose à perdre! avance Ursule, cherchant l'assentiment des autres.

Le temps d'un flottement, les regards se croisent, puis Sigmund s'exclame :

— Nous avons surtout à y gagner!

L'atmosphère se met à vibrer, tandis que les objets et les corps présents dans la pièce gagnent en intensité lumineuse. Bientôt, le décor devient translucide et les murs n'arrêtent plus le regard.

— Surtout, faites bien attention à vos pensées ! avertit Zeus. À l'avenir, être soi-même va devenir capital. Vous ne pourrez pas continuer à jouer aux mortels encore bien longtemps.

— Aux mortels ? répète Isabelle, interloquée.

— Regarde autour de toi, suggère la femme à la combinaison platine en l'enlaçant d'un bras. Tu n'as plus rien pour reposer tes pieds, à part ta propre intention. Quand au cimetière dans lequel tu prévoyais de finir tes jours, je n'en vois plus la trace...

Pendant cet échange, le bureau, la maison, la ville et la planète sont devenus complètement translucides. Tout autour, on aperçoit le bleu nuit de l'espace serti d'étoiles, la grande traînée scintillante de la Voie Lactée et plus loin, des amas galactiques multicolores.

Étreignant Isabelle avec plus d'insistance, Héra continue :

— Admire ta splendeur et celle de tes compagnons !

Flottant dans le vide de l'espace, Isabelle et ses amis brillent comme mille soleils. De leurs silhouettes entourées d'une série de halos de lumière irisée, des milliers de rayons lumineux partent vers l'infini.

— Divin spectacle, n'est-ce pas ? commente Carl, l'œil vissé derrière le viseur d'une caméra vidéo.

— Merveilleux ! lâche Isabelle dans un souffle. Mais à quoi correspondent tous ces rayons qui partent de moi ? C'est comme si je leur servais de carrefour. En plus, ils me laissent une impression familière...

Héra effleure un faisceau :

— Qui es-tu ?

Un flot d'images, d'odeurs et de sentiments imprègne instantanément Isabelle de tous les souvenirs de la Grèce antique. Aussi vivants que ceux des dernières heures qu'elle vient de vivre, ils contiennent toute l'expérience et la mémoire d'une existence. Mais déjà, les doigts d'Héra glissent et caressent d'autres faisceaux. L'Angleterre victorienne, l'Égypte pharaonique, les hauts plateaux tibétains, la Gaule celtique, les rites sumériens du bord de l'Euphrate, les grandes plaines d'Amérique parcourues de bisons, toutes ces mémoires se déroulent.

Comme une harpiste jouant de son instrument, Héra tend le bras pour atteindre des rayons plus éloignés et d'une voix rassurante, annonce :

— Un répertoire moins habituel, maintenant...

Les images et impressions reprennent leur ronde, intraduisibles et pourtant si intimes. Présences gazeuses effectuant un ballet autour d'une étoile double aux couleurs violacées, explosions extatiques de gigantesques créatures végétales disséminant leurs semences, fantastique palais arpenté par des créatures aux

aspects reptiliens, pure jubilation d'un équipage d'entités bleutées aux formes humanoïdes qui, aux commandes d'un vaisseau de cristal, traversent la fournaise d'une nova.

— Qui es-tu, ma douce amie? conclut Héra, sa main caressant maintenant le visage d'Isabelle.

Puis, se tournant vers les autres, elle constate en rigolant :

— À voir votre tête et la tornade qui secoue votre aura, vous avez aussi l'air d'avoir apprécié le voyage...

— Mais comment se fait-il que nous ayons vécu la même chose? s'étonne Sigmund, encore sous le choc.

— Vous avez vécu des événements communs à partir de points de vue différents. Simplement, j'ai choisi des scènes dont vous avez partagé la substance. Appelons cela une induction holographique.

Zeus ajoute :

— Après ça, ne venez plus nous dire que vous manquez d'expérience!

Il marque une pause avant de poursuivre :

— Un pan entier de la réalité se prépare à passer à une octave supérieure dans l'échelle des dimensions. Du niveau subatomique à celui de l'esprit, la fréquence vibratoire augmente, altérant la texture même de la réalité, le continuum espace-temps. C'est pour cette raison que le temps vous joue des tours.

Dans la dimension qui vous est familière, les effets de vos intentions, pensées et émotions étaient dilués, répartis dans le temps. Mais dans la dimension dans laquelle vous vous apprêtez à entrer, tout se manifeste instantanément. Dès l'instant où vous pensez, craignez ou espérez quelque chose, vous l'expérimentez. C'est ce que je voulais dire par travail sans filet : faire l'expérience immédiate et totale de vos dispositions psychiques et donc, de préférence, en acquérir la maîtrise...

Après réflexion, il ajoute :

— Le déménagement a déjà commencé : vous vivez simultanément dans deux systèmes de réalité aux lois différentes. Vous commencez à comprendre pourquoi les vieux systèmes ne marchent plus?

— Et le monde que nous connaissons? interroge Francis. Notre histoire, notre culture, nos réalisations... Qu'est-ce que tout cela va devenir?

— Ça passera, comme sont passées les civilisations précédentes, répond Zeus dans un sourire. J'espère que vous n'en garderez que le meilleur.

— Ça passera! Six milliards d'êtres humains, d'innombrables espèces animales et végétales, d'une planète incroyablement riche! On ne peut pas laisser mourir cela en se cachant derrière des paravents philosophiques!

D'un ample geste du bras, Héra indique l'infinité lumineuse et vivante qui les entoure :

— Regarde autour de toi, Francis, et dis-moi où se trouve la mort ? Nous ne sommes pas en train de philosopher, mais d'accomplir une œuvre alchimique d'envergure cosmique. L'amour t'a fait bondir pour protéger cette planète et la vie qu'elle abrite. Sans amour, tout ce qui existe n'a aucun sens. Sans amour, l'œuvre alchimique n'est pas possible. Sans amour, il n'existe aucun espoir d'accomplissement.

Elle marque une courte pause pour laisser pénétrer ses propos avant de se tourner vers le groupe :

— Vos perceptions vous piègent. À force d'avoir été gavés de croyances qui réduisent votre être à une enveloppe de peau, vous avez produit une civilisation névrosée dont la préoccupation majeure consiste à essayer de fuir, de conjurer ou de retarder la mort, sans grand succès d'ailleurs.

— Vous ne faites pas tant d'histoires quand vous changez de voiture ! grommelle Zeus.

Elle lui lance un regard excédé avant d'enchaîner :

— Prisonniers de ce cercle vicieux, votre amour se manifeste dans la multitude d'actions entreprises pour soulager la souffrance et redonner de la dignité à vos semblables. Ce sont des actes nobles, courageux et inspirés. Mais tant que vous resterez loyaux envers les croyances qui sont à la base de ces souffrances, elles continueront à obscurcir votre quotidien.

— Je comprends, dit Sigmund. Soulager la souffrance est une chose, mais la faire disparaître en est une autre. Et je suis bien placé pour savoir à quel point elle peut être subjective, liée aux attachements des uns et des autres.

— Justement ! Par où commencer ? questionne Hector, qui ne se sent pas prêt à entamer une autre vie monastique.

Héra s'éclate de rire :

— Je vous suggère de cesser de nourrir toutes les croyances et tous les stéréotypes qui grouillent dans la conscience collective. Et pendant que vous y êtes, débarrassez-vous rapidement de toutes ces entités et autres formes-pensées qui parasitent vos champs d'énergie. Une fois ces grands nettoyages effectués, le naturel reprendra le dessus. Vous n'aurez plus autant de scrupules à laisser derrière vous la civilisation que vous aviez bâtie autour de vos concepts de séparation.

Ursule exprime la pensée commune :

— Ne pourrions-nous avoir un aperçu de ce qui va apparaître ?

— L'avenir prendra la forme que vous lui donnerez. Mais dans les grandes

LES BRÈCHES DU TEMPS

lignes, l'humanité dispose d'environ quinze siècles pour se familiariser avec ses capacités émergentes.

— Quelles capacités? demande Ursule.

— Par exemple, l'espèce humaine pourrait rapidement devenir télépathe; vous verriez alors naître une société sans secrets, dans laquelle la souffrance ou la joie d'un être est ressentie par tous les autres. Il s'agirait d'un bond évolutif majeur: la paix sociale serait garantie par le droit inaliénable de chacun d'être heureux, c'est-à-dire libre d'explorer et d'œuvrer à l'accomplissement des valeurs qui lui sont propres.

— Et les autres planètes, les étoiles? s'enquiert Justin. Va-t-on rencontrer d'autres intelligences?

— Peut-être, rigole Zeus, si vous utilisez autre chose qu'un microscope...

Illustration de couverture: Lysca Aydem peintre naïf

Table des matières

Chapitre 1: Premières fissures	4
Chapitre 2: Brèches du temps	12
Chapitre 3: Lézardes culturelles	19
Chapitre 4: Failles religieuses.....	25
Chapitre 5: Fractures sociales.....	30
Chapitre 6: Crevasses politiques.....	39



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Lysca Aydem, peintre naïf, D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS